



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

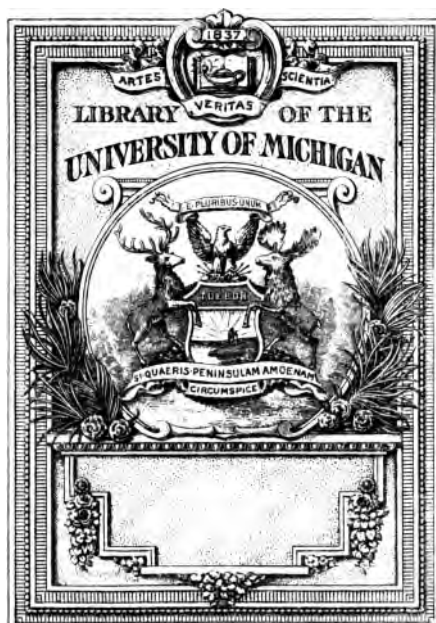
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

848
H70
V6

B 987,271



100

100



73-1-5-2 p. 400

REVUE DES LANGUES ROMANES

PUBLIÉE
PAR LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIV

(V^{ME} SÉRIE — TOME VI)

N^{OS} 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901



MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Assommoir-Courcier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIOL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

SOMMAIRE DES NUMÉROS 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901

- P. CHASSARY. — Brinde prononcé au banquet de la Santo-Estello, à Pau, le 27 mai 1901.....
 — « Au siècle argent ».....
 JOSEPH VIANEY. — Victor Hugo et ses Sources : Aymarillot. — Le mariage de Roland. — Les pauvres gens.....
 E. STANGEL. — Le chansonnier de Bernart Amoros (*Suite et à suivre*).....
 F. CASTETS. — I dodici canti. Épopée romanesque du XVI^e siècle : chant X (*Suite et à suivre*).....
 THÉRON. — Contes populaires languedociens (*Suite et à suivre*).....
Bibliographie : L. DE BERLIOZ-PERUSSIS. — Une édition classique de « Mireille ». MISTRAL (Frédéric) : *Mirèio*, poème provençal. Édition par Edouard Kerschwitz et Oskar Hennique.....
Chronique : Les Mélanges Ascoli.....

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

- Anglade. — Le provençal en Souabe.
 Castets. — I dodici canti (suite et fin).
 Chassary. — Le capoulié Félix Gras.
 Delacrau. — Le Siège de Beaucaire en 1632 (suite).
 J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e siècle le *Manipulus curatorum*.
 M. Grammont. — Le timbre des voyelles toniques en français — Ragotin.
 A. Jeanroy. — Refrains inédits du XIII^e siècle.
 D^r G. Marignan et P. Moulinié. — Étude sur le dialecte vallée du Vidourle, transition entre le provençal languedocien.
 Ch. Mourret. — Une pharmacie provençale au XVI^e siècle.
 L.-G. Pélissier. — Introduction au livre historique de Gobory.
 H. Sarrien. — Le parler de la vallée de Bagnères de-Luchon.
 E. Stangel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite).
 H. Teulié. — Le recueil des traités provençaux de médecine chirurgie de l'Université de Bâle.
 — Le vocabulaire du noyer.
 G. Théron. — Grammaire celtoise.
 — Contes Languedociens (suite).
 J. Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut-dinois, par Bifron. (Suite).
 Aug. Vidal. — Coutumes du Pont de Tarn d'Albi.
 — Les Cartulaires d'Albi. Cartulaire AA 1.
 Villari. — Francesco de Sanctis e la Critica in Italia. (Trad. française).

✍ Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue à M. Léon-G. Pélissier, villa Leyris, Montpellier.

LE BRINDE DE M. CHASSARY

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES
DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ DE LA SANTO ESTELLO DE PAU

(27 mai 1901)

La fête annuelle du Félibrige, la Santo-Estello, a été célébrée cette année avec un grand éclat, en une réunion d'une importance réelle pour l'histoire de son développement littéraire et régional. Pour la première fois, en effet, c'est à Pau que les félibres tenaient leurs assises. Invités par l'Escolo Gastou Fébus, d'Orthez, sur l'initiative du « valent e cortes » capischol Adrien Planté, les poètes provençaux et languedociens sont allés lier connaissance avec leurs confrères de Béarn et de Bigorre et rattacher ainsi, par des liens personnels, l'école lointaine au grand foyer poétique de Maillane et d'Avignon. Pour la première fois, le capoulié nouveau, Pierre Dévoluy, successeur encore peu connu du regretté Félix Gras, allait prendre réellement contact avec son peuple, allait faire connaître aux félibres ses idées littéraires et linguistiques, dire quel rôle il voulait attribuer au félibrige dans la vie régionale du Midi. Pour la première fois, Mistral allait chanter son nouveau sirventès, la *Crido de Biarn*, et l'on attendait, avec impatience et non sans curiosité, le salut du poète à Jasmin et à Despourrins.

La Société des Langues romanes avait donc tenu à honneur d'être représentée à cette fête littéraire et méridionale, et avait délégué à Pau son président, M. le professeur Chassary qui, en un très intéressant discours, avec une juste fierté, a levé la, *coupo santo* « aux instituteurs primaires, aux « Reyents », mainteneurs-nés des traditions locales et de la langue populaire. Sans attendre le compte rendu que nous

donnerons de cette Santo-Estello, nous croyons devoir publier en tête de ce numéro, comme nous avons fait dans le dernier de la *Crido de Biarn*, le brinde de notre président, M. Chassary.

LA RÉDACTION.

DONAS E AMICS,

S'ère vengut aici soulamen au titre de majourau dau Felibrige, me sarièi countentat de mesclà ma vos à las vòstras pèr canta lou refrain de la *Coupo*, e, es de cor e noun de bouca, que me sarièi assouciat as brindes de nòste Capouliè e de vòste Cabiscòu ; mai atabé, m'atrobe à la fèsta de Santa-Estella pèr representà la Soucietat de las Lengas Roumanas, de Mount-Peliè, e, amor d'acò, m'es agradiéu de saludà 'n soun noum l'Escola de Gastou Febus que nous couvida, la vila de Pau que nous oufris tant alarganta ouspitalitat, e lou Biarn tout entiè que noublamen nous festeja en festejant au jour de ioi sa vièlha lenga e soun passat tant glourious.

La Soucietat dessoublida pas que i' a tout just un an, lou Felibrige s'assouciava à las fèstas de soun Trentenàri en celebrant, à Magalouna, la darrièira Santa-Estella dau siècle dès-e-nouvenc ; e pèr lou gramecia d'aquela marca tant presada de miejournala fraïressa, m'a cargat de faire aumage à Mistral d'una edicioun especiala de la *Respelido*, la cansou que jout lous pins de Magalouna, davans nòsta bella mar latina, restountiguèt l'an passat, couma la *Crido de Biarn* oungan vèn de resclant à la fàcia das mounts gigants de vòstes Pire-nèus.

E fièr de ce que nòsta Soucietat, que comta au noumbre de sous membres tant de saberuts universitàris, a causit pèr la presidà, couma pèr la representà dins vòstas fèstas esbrihaudantas, un moudèste membre de l'enseignamen primàri, ausse la Coupa en l'ounou das enfants de las escolas primàrias dau Biarn e de la Bigorra, en l'ounou de toutes sous mèstres, sous *reyents*, couma disès aici. Souvète qu'aqueles *reyents*, autant afougats de la lenga mairala e de las glòrias de la pichota patrià que la valhenta cola das qu'an triounfiat

dins las poueticas luchas de vòstes Jocs Flouraus, agoun lou bon voulé de se servi dau paraulis poulari pèr rendre l'ensegnamen das enfants dau pople sabourous e ple de vida, e desirè qu'aici, toutes lous mèstres d'escola sachoun pousà, couma fossa de sous counfraises de Lengadoc, dins lous eisemples glourieuses dau passat, las liçous que faran das enfants de ioi lous omes de deman.

Souvète qu'aquel enseignamen arribè à rendre toutes lous que parloun nòsta bella lenga d'Oc amouresses enfloucats de nòste sòu benesit, souvète que fague toumbà la trop granda ignourença ounte sèn lous uns das autres, l'oublit das liams frairenaus que devoun jougne toutes lous prouvincias de l'Empèri dau sourel, abaissant ansin

Las soulas mountagnas
Que trop nautas soun,
Empachant de veire
Lous fraires ont soun.

P. CHASSARY.

Pau, lou 27 de mai 1901.

AU SIECLE SEGENC

LOU BÈU TETÌ

Tetl roundet, pus blanc qu'un iòu,
Tetl de satin blanc tout nòu,
Tu qu'à la rosa fas vergougna
Talament que souvent ne fougna;
Tu que siès pas sac de reprin
Mai ferme boulet evourin,
Au mitan de quau vèn se sièire
Fruch de majouffa ou de cerièire;
Que digus vei ni pot toucà,
Que ioi pamens vole cantà;
Tetl qu'à moun desi fai lega,
Tetl que jamai se boulega
Ni pèr venl, ni pèr anà,
Ni pèr courrl, ni pèr dansà;
Tetl qu'ardit aussa la tèsta
Couma un jouvent qu'a fach trop fèsta;
Tetl gauche, tetl mignoun,
Sempres lion de soun coumpagnoun;
Tetl que portes testimòni
Que sarà bon lou matrimòni;
Vèn à mai d'un, en t'esplant,
Una enveja dedins la man
De te tastà e de te tène;
Mai, cau pèr força se countène
De s'en sarra, car vé, moun bèu,
Una altra enveja viendriè lèu;
O tetl qu'à pount s'amadura,
Tetl que crida à la natura,
Vèspre e mati, e nioch e jour:

AU SEIZIÈME SIÈCLE

DU BEAU TETIN

Tetin refait, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fais honte à la Rose,
Tetin plus beau que nulle chose,
Tetin dur, non pas Tetin, voire,
Mais petite boule d'Ivoire,
Au milieu duquel est assise
Une freze, ou une cerise,
Que nul ne veoit, ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi ;
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller :
Tetin gauche, tetin mignon,
Toujours loin de son compagnon,
Tetin qui portes tesmoignage
Du demeurant du personnage ;
Quand on te voit il vient à maints
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir :
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendrait une autre envie.

O Tetin, ne grand, ne petit,
Tetin meur, Tetin d'appetit,
Tetin qui nuit et jour criez,

« Maridàs-me lèu, qu'es moun tour ; »
 Teti que montes e davales
 E qu'ansin mous dous iols regales ;
 A bon drech urous l'on dirà
 Lou que de lach te remplirà,
 Faguent d'un teti de piécèla
 Teti de femna entieira e bèla.

A CASSANDRA

Quand dins la gleisa saren
 Clinats d'à-ginouls, faren
 Lous devots, segound l'esemple
 Das umbles que, pèr pregà,
 Un cantou s'en van cercà,
 Lou pus rescoundut dau temple.

Mai quand au liech istaren,
 Amouresses nous faren
 De poutous e de poutounas,
 Couma lous fringaires fòus
 Que se fan jout lous lençous
 Cent e mila caranchounas.

Perqué dounc quand me pren goust
 De mordre toun pèu sedous,
 Baisà tas boucas flouradas,
 Ou toucà toun sen redoun
 Vos degaughnà las que soun
 Dedins la clastra embarradas ?

Pèr quau gardes toun iol viéu
 E toun sen tant agradiéu,
 Toun front, ta labra bessouna ?

Mariez moy tost, mariez,
Tetin qui t'enfles et repousses
Ton gorgias de deux bons poulses,
A bon droict heureux on dira
Celuy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un Tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

Cl. MAROT.

(1534).

A CASSANDRE

STANCES

Quand au temple nous serons
Agenouillez, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu,
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'église.

Mais quand au liet nous serons
Entrelacez, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amants, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi doncque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain,
Dedans un cloistre enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux,
Et ton sein délicieux,
Tes yeux et ta bouche belle ?

N'en vos-ti becà Plutoun,
Aval, après que Caroun
T'aurà tracha 'n soun androuna?

Après toun darriè badal,
Magra, n'auràs gaire aval,
Qu'una bouqueta passida ;
E quand mort te ie veirièi,
Jamai à degus dirièi
Qu'ères, tus, moun escarrida.

Pioi que la vida te ris,
Cambia, mignota, d'avis.
Laissa-me ta bouca estenca ;
Car tant lèu trespasaràs,
Qu'aladounc regretaràs,
D'èstre estada trop ousmbrenca.

Ai! mourisse quand t'en vas,
Sarra-te, fugigues pas
Couma la bicha esfreiada !
Que ma man, à tout lou mens,
Furgue un pauc dedins toun sen,
Ou pus bas, s'acò t'agrada.

VOT D'UN PAGÈS

A CERÈS

Cerès, o grand diva, agacha
Dansà la cola gavacha
Das lauraires assemblats
Pèr la semença das blads.

Fai que lou gran noun pourrigue
De la ploja, e noun perigue

En veux-tu baiser Pluton
Là-bas, après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand, mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.

Doncques, tandis que tu vis,
Change, maistresse, d'advis,
Et ne m'espargne ta bouche ;
Incontinent tu mourras :
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah ! je meurs ! ah ! baise-moy !
Ah ! mestresse, approche-toy !
Tu fuis comme fan qui tremble ;
Au moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

P. de RONSARD.

VŒUZ RUSTIQUES

A CÉRÈS

Regarde, ô Cérès la grande,
Danser la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des bledz,

Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluie, et ne périsse

Pèr l'ivèr trop avançat
Lou selhou qu'ai semenat.

Que la cougueula civada
Noun se mostre escampilhada,
Que lou jol, nimai l'engram,
Estoufoun pas lou bon gran.

Que grella ni michanta aura
Quand la plana vendrà saura
Nous laissoun pas machugats
Lous poulits blads espigats.

Que lous aucelous raubaires
Dau fourment siègoun pas laires,
Nimai ges d'autre ferun
Que nous met la renda en frun.

Pèr contra, qu'embé creissença
Lou camp rênde la semença
Que l'alaire a' nterrat
Dejout lou selhou laurat.

Ansin sarà. Que se vouje
Un pichè de vièl vi rouge,
Un toupi de lach cremous,
Una oulada de mèu rous.

Qu'avans d'èstre sagatada
L'agnèla à tus inmoulada,
Pèr esvartà lous malans
Tres cops rode nòstes camps.

Prou pèr ioi. Finidas sègas
Vendren embé lous coullègas
Tournamai te festejà
E d'espigas te cenchà.

Par l'hyver trop avancé
Le sillon ensemencé.

Que la malheureuse avéne
Ne foisonne sur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuict
Au grain dont vient le bon fruit.

Qu'un fort vent meslé de gresle
Ne renverse pesle mesle
Le blé sur terre haulsé
De telle fureur blessé.

Que les oyseaux qui ravissent
Du froment ne se nourrissent ;
Ny ces monstres d'animaulx
Qui font par tout tant de maulx.

Mais fay que le champ nous rende,
Avec une usure grande,
Les grains par nous enserrez
Soubs les sillons labourez.

Ainsi sera. Qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel délicieux,
Coulant avecques vin vieux.

Que l'hostie inviolée
Avant que d'estre immolée,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.

C'est assez. Moissons parfaites,
Autre festes seront faictes,
Et seront tes cheveux saints
D'espics couronnez et ceincts.

J. DU BELLAY.

(Jeux Rustiques).

*
**

Se pèr agué passat sans crime sa jouvença,
Pèr n'agué pas d'usura endrudit soun oustau,
Se pèr n'estre pa 'stat ni traite ni brutau,
Se pèr agué toujours parlat couma l'on pensa,

Se pèr s'estre moustrat un ome de fisença
On déu se rejouvi davans lou jour fatau,
Ai poudé d'ara-en-lai, mai qu'un autre mourtau,
D'esperà un dous vielhun pèr alma recoumpensa.

Adounc counsole ansin moun present despicihous;
Demande pas as Diéus que me rèndoun urous,
Mai que fagoun durà quauques ans ma paciença.

O Diéus, s'avès soucit de nautres pèr amount,
A iéu que lou désire, alargàs aquel doun,
E pèr vòsta pietat, e pèr moun inoucença.

A SOUS PÈUSSES

Pèusses frisats en milanta anelous,
E mignoutats de gràcia tant coumplida
Qu'Amour n'a pas couifura pus poulida,
Ni lou Zefir ventau mai laugeirous.

Couma l'on vei lous banuts parpalhous
Voulastrejà sus l'erbeta flourida;
Ansin, de gaud vouguent faire culida,
Viroula, Amour, sus vòstes tourtilhous.

Pèusses mignots, fina cabeladura,
Ounte'n prisou soufris lou mau d'endura
Moun paure cor ligat e pestelat,

*
**

Si pour avoir passé sans crime sa jeunesse,
Si pour n'avoir d'usure enrichi sa maison,
Si pour n'avoir commis homicide ou traison,
Si pour n'avoir usé de mauvaise finesse,

Si pour n'avoir jamais violé sa promesse,
On se doit resjouir en l'arrière saison,
Je dois à l'advenir, si j'ay quelque raison,
D'un grand contentement consoler ma vieillesse.

Je me console donc en mon adversité,
Ne requérant aux Dieux plus grand félicité,
Que de pouvoir durer en ceste patience.

O Dieux, si vous avez quelque souci de nous,
Ottroyez moy ce don, que j'espère de vous,
Et pour vostre pitié, et pour mon innocence.

J. du BELLAY.

(*Les Regrets*. — Sonnet XLIIII.)

AUX CHEVEUX

Cheveux frisez en mille crespillons
Et mignotez d'une tant bonne grâce,
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.

Ainsy qu'on void les cornus papillons
Voler joyeux sur quelque verde place,
Ainsy ce Dieu d'une joyeuse face
Vole dessus vos crespes tortillons.

O beaux cheveux ! o perruque menuë
Où est mon ame en prison detenuë
Et mille cœurs attachez e liez,

Vianey, Joseph
VICTOR HUGO ET SES SOURCES

AYMERILLOT. — LE MARIAGE DE ROLAND. —
LES PAUVRES GENS

On sait avec quel tapage les ennemis de nos poètes classiques leur ont reproché leurs nombreuses imitations. Mais on sait aussi avec quel succès, si l'on prend la peine de comparer à ses modèles un de leurs chefs-d'œuvre, il triomphe de cette épreuve. Jamais Molière et Racine ne nous apparaissent plus vraiment créateurs que là où ils ont cru devoir mettre à profit ce qui était enfoui entre cent fadaïses dans l'œuvre médiocre de quel prédécesseur estimable.

La même épreuve commence à s'imposer pour les œuvres de Hugo : car on a découvert que plusieurs de ses plus beaux poèmes avaient une source. Comme on ne supposait pas qu'une imagination aussi féconde eût pu avoir, elle aussi, besoin d'imiter, on a été tout d'abord un peu contrarié d'apprendre qu'elle n'avait pas toujours tout tiré d'elle-même, et peu s'en est fallu qu'on n'ait contesté au poète la paternité d'*Aymerillot*, du *Mariage de Roland* et des *Pauvres Gens*. Mais il n'est que d'y regarder de près : loin de s'évanouir dans cet examen, l'originalité de Hugo en sort plutôt grandie ; car il est chez lui, comme chez nos classiques, des beautés de premier ordre dont on sent mal le prix jusqu'au jour où elles nous sont pour ainsi dire révélées par l'étude de ses modèles.

I

Grâce aux recherches de MM. Louis Demaison, Raoul Rosières et Eugène Rigal, nous savons maintenant où Hugo a puisé le sujet d'*Aymerillot* : ce poème n'a pas eu d'autre source

qu'un article publié par Achille Jubinal, le 1^{er} novembre 1846, dans le *Journal du Dimanche*¹.

L'article est intitulé : *Quelques romans chez nos aïeux* et l'auteur s'y propose de donner au grand public une idée sommaire de la magnifique épopée française du moyen âge. Après quelques considérations générales, il traduit ou résume, du vers 125 au vers 771 environ, la chanson d'*Aymeri de Narbonne*. C'est ce récit que Hugo a eu sous les yeux, sans qu'il ait connu ni le poème du XIII^e siècle, ni un article publié par Jubinal, en 1843, dans le *Musée des Familles*, et où le même fragment de la vieille chanson était cité, mais avec un certain nombre de variantes.

Comment Hugo a-t-il utilisé son modèle ? La publication que MM. Glachant ont faites de plusieurs manuscrits du poète a permis de constater qu'*Aymerillot* avait passé au moins par deux états successifs².

Dans une première rédaction, Hugo avait suivi Jubinal pas à pas, « le traduisant, le reproduisant, pourrait-on dire, gardant tout ce qui pouvait se garder, modifiant surtout sur les sollicitations de la rime³. » Dans cette version les corrections un peu importantes faites au texte du modèle se réduisent, en effet, à ceci : le discours de Gérard de Roussillon, déjà très bref, a été condensé en un seul vers ; le rôle du comte de Gand a été ajouté : le discours du comte a été fait, d'ailleurs, en partie avec quelques mots qui n'avaient pas pu trouver place dans la réponse d'un autre preux ; la liste des personnages qui refusent l'honneur de prendre Narbonne sans qu'on les fasse parler a été allongée et chacun d'eux a été caractérisé en deux mots ; l'attitude de Charlemagne au cours des divers interrogatoires a été complètement changée, et de son discours final on doit reconnaître que Jubinal a fourni simplement le canevas.

¹ Voir dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1900, l'article de M. Rigal : *Comment ont été composés Aymerillot et le Mariage de Roland*.

² *Revue universitaire*, 15 mai 1899. (*Notes critiques sur trois poèmes de la Légende des siècles : Aymerillot, Éviradnus, La confiance du marquis Fabrice.*)

³ E. Rigal, *Article cité*.

Dans la deuxième rédaction quelques modifications nouvelles se sont ajoutées aux précédentes : la description de la ville a été un peu développée ; les discours du duc Naymes et du comte de Gand ont été enrichis de plusieurs vers ; le portrait d'Aymerillot a été imaginé ; enfin tout un épisode a été introduit, celui qui met en scène Eustache de Nancy, vaillant soldat que Charlemagne essaie de séduire, lui, par les difficultés de l'entreprise.

Malgré ces corrections et ces additions successives, on voit que le texte définitif d'*Aymerillot* s'éloigne très peu du texte de Jubinal. On s'en rendra mieux compte en lisant la très fine étude où M. Rigal a rapproché d'un bout à l'autre l'imitation du modèle. On sera tenté en l'achevant de dire que Hugo n'a pas imaginé autre chose que des détails. Et on peut bien le dire, en effet, si on le veut : seulement la question se pose de savoir si ce ne sont pas ces détails qui donnent au poème toute sa valeur et tout son intérêt.

Qu'y a-t-il donc dans *Aymerillot* ?

D'abord le tableau très pittoresque d'une armée qui bat en retraite après une longue campagne. Et telle est la généralité de ce tableau que nous ne pouvons relire le poème sans songer aussitôt à l'année terrible. Ces bannières trouées, ces chevaux boiteux, ces soldats qui marchent tristement devant eux, ces visages tout noirs et tout brûlés, ce capitaine qui a un ulcère aux jambes, ce cavalier qui n'a plus à sa selle une boucle qui tienne, ces fantassins qui se plaignent d'avoir « la goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule », comme nous les connaissons ! Nous les avons vus de nos yeux et nous les avons revus dans les tableaux d'Alphonse de Neuville. Beaucoup d'entre nous ont été eux-mêmes ces personnages. Ce sont nos propres souffrances qu'ils nous rappellent, ou celles de nos pères. Ce sont aussi celles de nos grands-pères, les héroïques survivants des dernières guerres de l'Empire. Et l'on sent bien que si le poète n'avait pas entendu conter cent fois dans sa jeunesse la retraite de Russie et la campagne de France, il n'aurait pas donné à cette peinture d'une armée harassée par les combats et par les marches un caractère d'une aussi éternelle vérité.

Je dis « donné » ; car c'est bien à Hugo que le tableau doit sa généralité. Sans doute, il avait trouvé dans son modèle quelques indications. Mais c'est lui qui a ajouté les mots les plus heureux :

Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne...

La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule.

Et c'est lui qui a vu qu'il fallait, sans multiplier ces détails à l'excès, les disséminer dans les discours de tous les personnages.

Très générale par certains traits, la peinture est par d'autres traits tout à fait particulière. Cette armée qui descend des Pyrénées est une armée du moyen âge. Hugo insiste surtout, et avec raison, sur un caractère : c'est une armée commandée par des cavaliers tout habillés de fer. « Foin du cimier ! » dit l'un. « J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade », gémit un autre. Un troisième se plaint que « par le chaud, par le froid », il soit « vêtu de fer ». Un quatrième regarde d'un œil sombre « son vieux gilet de fer rouillé. » Et sans doute Jubinal avait dit d'un des héros qu'il était las d'avoir été « par tous les temps vêtu de fer. » Mais il n'avait pas compris que pour évoquer la vision de l'armée du moyen âge il devait remettre sous nos yeux, à diverses reprises, le fer des armures, le fer couvrant les têtes, les bras et les poitrines.

Il n'avait pas su davantage agrandir son sujet. Hugo, lui, y a si heureusement réussi — et il n'a point eu besoin pour cela d'accumuler les détails, les ayant bien choisis — qu'on peut affirmer que dans son poème revit toute la guerre du moyen âge : la vie des camps, les noirs clairons sonnante au point du jour, le cliquetis confus des lances ennemies entendu de loin, les machines de guerre, les villes munies de tours avec des toits d'étain et des machicoulis ruisselants de poix et de résine. Encore n'est-ce pas assez dire, et l'on doit ajouter que l'auteur d'*Aymerrillot* a ressuscité toute la poésie des mœurs du moyen âge, surtout celle des noms propres, des titres sonores, des légendes fabuleuses. Et par quel artifice ? Toujours par le même moyen : à l'aide de quelques détails d'une

puissante vertu pittoresque, qui ont été disséminés dans les différentes parties du poème ou condensés dans certains passages, et dont la plupart ont été inventés par Hugo lui-même ou n'ont pris toute leur valeur qu'en recevant de lui une nouvelle place.

Mais le tableau de Hugo n'est pas seulement pittoresque ; il est aussi moral. Le poète, qui s'est intéressé aux blessures des jambes, au pas boiteux des chevaux, à la rouille des armes, s'est intéressé davantage encore aux tristesses des cœurs et à la dépression des volontés. Et comme cette peinture des âmes est dramatique ! Elle est toute en action. Aucune analyse. Rien que des discours, et combien vrais ! combien significatifs ! Tous les mots qui traduiront toujours le regret du foyer depuis trop longtemps quitté et le dégoût des armes trop longtemps portées, nous les avons là. Familiers, crus, imagés, ce sont de vrais mots de soldats : « J'ai besoin de mon lit. — Voilà plus d'un an que je n'ai couché nu. — J'en ai assez de m'endormir fort tard pour me lever matin. — Je désire un bonnet de nuit. — J'ai des terres ailleurs. — Ma femme va-t-elle seulement me reconnaître ? — Nous voulons nos logis, nos foyers, nos amours. » Mais de ces mots, où se trahit si énergiquement l'esprit qui anime cette armée découragée, qui donc a imaginé les uns et mis les autres en relief ? On n'aura pas de peine à croire que ce n'est point Jubinal, ni le vieux trouvère.

C'est Hugo encore, et c'est lui seul cette fois, sans que son modèle la lui ait suggérée d'aucune façon, qui a eu l'idée de donner aux différents héros une physionomie individuelle.

Sans doute, les personnages d'*Aymerillot* ne sont point aussi distincts que le sont ceux d'une fable de La Fontaine, par exemple ceux du *Meunier, son fils et l'âne*. Ceux-ci parlent beaucoup moins que ceux-là. Chacun d'eux ne dit guère que quelques mots ; mais il se met tout entier dans son bref discours, et si parfaitement qu'à l'entendre on devine aussitôt et son âge, et son caractère, et ses occupations. Tous sont du peuple et tous s'accordent à proclamer que le Meunier est un sot ; mais leurs raisons ne sauraient être plus différentes, ni leurs paroles moins semblables. C'est que tel est jeune et que tel est vieux ; que les uns sont des marchands et que les

autres sont des paysans ; que celui-ci prend la vie au sérieux et que celui-là la prend en badinant. Par exemple, quel est donc ce quidam qui invoque, non la raison, mais la mode, et qui donne comme argument un refrain de chanson ? Et quels sont ces hommes sensibles qui reprochent aux meuniers de n'avoir « point de pitié de leur vieux domestique » ? A leur langage je les reconnais sans peine. Ce quidam est un jeune homme, le coq de son village : joyeux drôle, qui s'en va à la foire pour boire du cidre bouché, consulter les pythoïsses et faire danser les filles. Que lui importe, à lui, de laisser sa monture ! La vie n'est-elle pas faite pour qu'on en jouisse, et les baudets pour qu'on aille « à l'aise », et les foires pour qu'on remplace les bêtes crevées ? Ces gens sensibles sont de braves fermiers, qui se rendent à la foire pour vendre leurs légumes et leurs œufs : hommes pratiques, qui portent à leur vieille bourrique une affection proportionnée à l'argent qu'il faudrait déboursier pour en acheter une autre. Il est impossible de donner plus nettement en moins de mots l'impression de la diversité des âmes.

L'auteur d'*Aymerillot* ne la donne pas aussi bien avec de plus longs discours. Et il est douteux que l'idée de prêter un caractère à ses personnages soit la première qui se soit présentée à son esprit. Ou plutôt, on peut soutenir qu'elle ne lui est venue qu'accidentellement. C'est ce que M. Rigal a bien montré. Le poète, dit-il en substance, voulut faire, si l'on peut dire, un sort à un joli mot qui n'avait pu être utilisé dans le discours de Hue de Cotentin : « Vous m'offririez tout l'or de Pépin pour prendre Narbonne que je ne la prendrais jamais. » Il désirait mettre *Pépin* à la rime avec *pain* comme rime correspondante. Un des contradicteurs de Charlemagne allait donc regretter d'avoir manqué de pain. Qui serait cet homme pratique ? Un Flamand, le comte de Gand.

Et voilà introduit dans l'histoire un personnage qui a une physionomie originale. Mais voilà Hugo tenté d'en donner une à chacun des autres. Naymes est un vieillard : le poète en fera un sermonneur. Gérard de Roussillon, dans le texte de Jubinal, prononce seulement quelques mots : son discours sera encore abrégé ; il sera réduit à un seul vers ; et, comme

ceux-là qui sont silencieux sont généralement tristes, on imposera à ce capitaine un regard sombre :

Gérard de Roussillon regarda d'un œil sombre
Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
De ses soldats marchant tristement devant eux,
Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

« Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne ?

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. »

Au soldat taciturne s'oppose naturellement le soldat bavard et gai. Hugo, pourtant, ne s'est pas avisé tout de suite de ce contraste. Mais il l'a introduit dans sa deuxième rédaction, et il a créé le personnage d'Eustache, verbeux, spirituel, fécond en mots de caserne, aimant le danger pour lui-même, si bien que Charlemagne essaie de le séduire par la difficulté de l'entreprise. Vrai type de troupier français, d'où convenait-il de faire venir cet Eustache ? La chose était indiquée : il devait être né en terre lorraine ; il devait être le comte de Nancy.

En même temps qu'elle imaginait le rôle d'Eustache, la deuxième rédaction accentuait le caractère sermonneur du discours de Naymes et le caractère pratique du discours du flamand. Et ainsi, dans le texte définitif, les personnages, sans être marqués d'une empreinte aussi individuelle que le sont les héros d'une fable de La Fontaine, ont revêtu cependant chacun une physionomie : tous refusent l'honneur de prendre Narbonne ; mais ce n'est pas sous le même prétexte, et avec les sentiments varient les éloquences. Et le poème d'*Aymerrillot* fait songer à ce fameux tableau de Meissonnier qui porte comme titre la date de 1814, où derrière le nouveau Charlemagne, dont la figure trahit la résolution de continuer encore et toujours la lutte, on voit se dérouler une longue file d'officiers généraux, dont aucun — toute leur attitude le dit clairement — ne veut plus se battre : mais s'ils sont tous las de la guerre, on lit sur leurs visages que c'est pour des raisons bien différentes.

Hugo, qui a créé de toutes pièces les caractères de Naymes,

de Gérard, d'Eustache, du comte de Gand, a dû refaire presque entièrement le rôle de Charlemagne. Il n'a pas inventé son indignation, ni le thème de son discours ; mais à cette royale colère il a donné l'éclat, l'abondance, la majesté qu'elle comportait : n'était-ce pas ce qu'il y avait de vraiment difficile à trouver ?

Ce qui n'offrait pas, peut-être, moins de difficulté, c'était de prêter à l'empereur jusqu'à l'explosion finale une attitude convenable. Ici le poète s'est presque complètement séparé de son modèle. Chez Jubinal, comme sans doute chez le vieux trouvère, Charlemagne, après le discours de Naymes, jette un grand rire ; après la réponse de Dreus, il rougit et s'enflamme ; après celle de Hue, il éclate en sanglots. Le trouvère s'est dit, je pense, que tout chez le grand empereur devait être violent. Il a pensé aussi que la colère de Charles paraîtrait plus naturelle si elle était précédée de quelques éclats. C'était mal raisonné. Peut-être Hugo, de son côté, n'a-t-il pas tant songé à la vérité du caractère qu'à l'effet du récit. Je le soupçonne d'avoir fait simplement ce raisonnement : moins le lecteur aura prévu le rugissement du lion et plus il en sera saisi. Mais quelle qu'ait été l'origine de sa correction, sa correction ne pouvait être plus heureuse ; elle donne à Charlemagne la seule attitude qui soit conforme à la vérité : le prince se contient tant qu'il conserve des illusions.

On sent, d'ailleurs, à des signes non équivoques, qu'il perd peu à peu sa confiance. Il interroge le deuxième preux avec moins d'assurance que le premier et le troisième avec moins d'assurance que le second ; encore après la réponse de celui-ci est-il demeuré un moment pensif. Au près du quatrième il plaide longuement sa cause. Avec le cinquième et le sixième il change de tactique et, comme s'il était sûr du succès de sa demande, il étale les dangers de l'entreprise.

Rien n'est plus naturel que toute cette conduite de Charlemagne ; et l'on remarquera que tout en ayant le mérite d'accorder l'attitude du héros avec son caractère, la correction de Hugo a l'avantage d'imprimer au récit un véritable mouvement et de préparer le dénouement sans cependant en déflorer l'effet. Or, quelles sont les qualités essentielles d'une narration, si ce n'est d'avoir du mouvement et de préparer le dénouement ?

A ces qualités capitales le récit de Victor-Hugo en ajoute d'autres, moins nécessaires, mais bien intéressantes. Avec quel art, par exemple, le conteur souligne les moments décisifs de l'action ! Tantôt, c'est par une coupe :

Ils refusèrent tous.

Tantôt, c'est par un vers plein :

Hugo de Cotentin salua l'Empereur.

L'Empereur se tourna vers le comte de Gand.

Charle en voyant ces tours tressaille sur les monts.

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

Tantôt, c'est par un distique :

L'Empereur répondit au duc avec bonté :

« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité. »

L'Empereur souriant reprit d'un air tranquille :

« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville. »

Avec quel bonheur encore il remet ça et là sous les yeux du lecteur le théâtre de l'action : la montagne !

Le bon cheval du Roi frappait du pied la terre

Comme s'il comprenait : sur le mont solitaire

Les nuages passaient.

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs

Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage. Car, on le voit clairement : Hugo a suivi Jubinal pas à pas ; et cependant tout ce qu'il y a dans le poème de psychologie, presque tout ce qu'il y a de qualités pittoresques et narratives, c'est lui qui l'y a mis. *Aymerillot* est donc bien à lui. A moins que les fables du *Meunier* et de l'*Alouette* n'appartiennent pas à La Fontaine. Car La Fontaine n'a pas modifié les récits de Malherbe et d'Aulu-Gelle plus que Hugo n'a modifié celui de Jubinal. Son génie créateur ne s'est exercé, semble-t-il, que dans les détails. Mais, en y regardant de près, on s'aperçoit vite que des idées

générales qui ont présidé à l'invention de ces détails, que d'elles seules les deux fables reçoivent leur sens et leur beauté.

II

Dans l'article même où il citait un fragment d'*Aymeri*, Jubinal analysait aussi un épisode de *Girard de Viane*. « Cet épisode nous montre Charlemagne mettant le siège devant Vienne, Roland provoqué par Olivier, Olivier et Roland une seconde fois sur le point de se battre et dérangés par Aude, enfin le combat singulier des deux preux dans une île du Rhône¹. » Cette dernière partie du récit, tel que le résumé Jubinal, a été la seule source du *Marriage de Roland*.

Ici encore le poète a suivi son modèle de près. Il lui a emprunté la marche générale de sa narration, ses principaux épisodes et souvent des phrases entières. Il me suffira de citer, pour qu'on s'en rende compte, un fragment du texte de Jubinal :

Une fois arrivés dans l'île, les deux héros marchent droit l'un à l'autre, et le combat commence. Ils n'ont pour témoins que les bateliers qui les ont conduits. Après une lutte qui dure un temps considérable, Roland tue le cheval d'Olivier, fait tomber son casque, et brise l'épée de son vaillant adversaire. — Celui-ci recommande son âme à Dieu et s'apprête à mourir. Roland devine sa pensée : « Olivier, lui dit-il, je suis le neveu du roi de France, et je dois agir comme un franc neveu du roi ; je ne puis frapper un ennemi désarmé ; va donc chercher une autre épée qui soit de meilleure trempe, et fais-moi en même temps apporter à boire, car j'ai soif.

« — Merci, Roland, dit Olivier, je vous sais bon gré de votre parole. » Il va trouver alors le marinier qui l'avait amené et lui donne l'ordre d'aller à Vienne chercher du vin et des armes. Celui-ci revint bientôt avec du meilleur vin de Gérard contenu dans un vase d'or, et deux épées, dont l'une était la fameuse Closamont, nommée aussi Hauteclair, qui avait, selon la légende, appartenu à l'empereur Constantin. Olivier donne à boire à Roland, et le combat recommence. « Le bruit en était si fort, dit le poète, qu'on l'entendait de Vienne

¹ J'emprunte l'analyse de M. Rigal, *article cité*.

grondant comme un orage et que des éclairs sortaient des épées. » Le jour tout entier se passe ainsi. Enfin le soleil baisse à l'horizon et la nuit arrive.

« Olivier, dit Roland, je me sens malade. Je voudrais me reposer ; car je ne puis plus me soutenir. — Soit, dit Olivier, je veux vous vaincre avec mon glaive, non avec la maladie. Dormez sur l'herbe verte, je vous éventerai de mon casque, afin de vous donner de l'air. — Vassal, répond Roland, je ne voulais que vous éprouver, mais je puis combattre encore quatre jours et quatre nuits sans me reposer. »

Aussitôt le terrible duel recommence.

Cependant l'imitation a été cette fois beaucoup moins fidèle, et, pour ne pas signaler quelques détails sans grande importance, Hugo n'a pas hésité à retrancher deux épisodes. Le premier est celui des émotions de la belle Aude, que Jubinal analysait ainsi :

De son côté, la belle Aude se trouve dans une singulière situation. Son frère est-il vainqueur, c'est son amant qui périt. Son amant est-il victorieux, il l'est par le trépas de son frère. Cette position n'est pas sans analogie avec celle de Chimène et du Cid. Ce sont à peu près les vers de Corneille :

... O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé
Et l'offenseur le père de Chimène.

Aussi la belle Aude fait-elle entendre des gémissements : — « Ah ! beau frère Olivier ! que dur est mon destin ! Si je vous perds, jamais je ne serai épousée par Roland, et l'on fera de moi une nonne voilée. »

L'autre épisode qui a disparu est celui de l'intervention divine, dont Edgard Quinet avait parlé avec enthousiasme ¹, et que je cite encore dans le texte de Jubinal :

Le jour trouve les deux guerriers toujours combattant, et, à la fin de

¹ « Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique ? » écrit Quinet après avoir résumé cet épisode. « Le tremblement de ces deux hommes invincibles devant le séraphin désarmé, n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque ; non byzantine, mais homérique ? » Quinet, *Histoire de la poésie*, cité par Rigal, même article.

cette seconde journée, ils allaient peut-être périr chacun de fatigue, quand le poète, par une hardiesse bien rare en ce temps et tout épique du reste, fait intervenir la puissance suprême : un nuage couleur de pourpre vient s'arrêter au-dessus des deux guerriers ; un ange en descend, le signe de la rédemption à la main, et, se plaçant entre eux, il leur dit qu'ils ne doivent point périr ainsi par la main l'un de l'autre, mais en combattant contre les infidèles. Et il les ajourne à Roncevaux.

A cette vue et à ces paroles, les deux héros se prennent à trembler. Bientôt ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, délaçant mutuellement leurs capuchons de maille et vont s'asseoir en causant sous un arbre, les pleurs aux yeux, comme deux frères longtemps séparés qui se retrouvent. « Olivier, dit Roland, vous êtes, après mon oncle Charlemagne, l'homme que j'aime le plus au monde. — Pour vous prouver que vous ne m'êtes pas moins cher, reprend Olivier, je vous donne ma sœur Aude. »

Faut-il regretter que Victor Hugo n'ait point conservé ces deux incidents ? Je ne le pense pas. La principale beauté du poème me paraît dériver, au contraire, de leur suppression.

Dans la version imaginée par Hugo, Roland connaît probablement de réputation la beauté d'Aude aux bras blancs ; mais il n'est pas fiancé à la sœur de son adversaire ; il n'en est pas aimé, et l'on ignore le motif de la rencontre. L'histoire du duel se résume, dès lors, ainsi :

Deux jeunes gens se battent. Pourquoi ? On ne sait au juste. Tout simplement sans doute pour mesurer leurs forces. En se battant, ils s'aperçoivent qu'ils sont égaux en vigueur, en souplesse, en beauté, en courage, en générosité, en délicatesse ; et à la haine se substituent insensiblement dans leurs cœurs la sympathie, l'estime, l'affection ; bref, ils reconnaissent qu'ils sont dignes d'être frères : le seul dénouement logique de leur combat c'est qu'en effet ils deviennent frères.

— Mais ce dénouement ne se fait-il pas attendre bien longtemps et n'est-il pas trop brusque ? — C'est que la haine a des retours. Tel est l'effet naturel de la lutte. Tout à l'heure les deux ennemis causaient sans colère au pied d'un arbre ; mais ils sont de nouveau aux prises, et

Voilà que par degrés de sa sombre démenée
Le combat les enivre : il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur.

Et puis, ils sont des simples, étant des enfants et étant des héros. Ils n'ont pas appris à s'analyser et l'évolution qui transforme chez eux l'aversion en amour se fait à leur insu. A ces âmes naïves la vérité ne peut apparaître que « tout à coup », et c'est le plus jeune des deux, le plus doux, le plus aimant, « aigle aux yeux de colombe », qui doit le premier voir clair dans son cœur ; mais aussitôt que l'autre aura entendu le mot révélateur, le mot qui lui expliquera ce qui s'est passé confusément en lui, il acceptera avec enthousiasme la seule solution qui s'accorde avec ses nouveaux sentiments.

Il n'y a pas de dénouement qui soit plus naturel, quoique à première vue moins préparé, que celui du *Mariage de Roland*, ni de poème qui soit, en dépit des apparences, d'une psychologie plus sûre. Comme dans une œuvre classique, c'est l'âme des personnages qui est le théâtre de l'action et le mouvement du drame vient du dedans, non du dehors.

Par la suppression du rôle de la belle Aude et de l'apparition céleste, l'intérêt psychologique, qui était faible, ou, pour mieux dire, à peu près nul, dans le poème du XIII^e siècle, a donc été introduit dans le sujet et y est devenu le principal.

— Les deux épisodes supprimés n'avaient-ils pas leur intérêt? — Oui, sans doute. Mais comme Hugo a su compenser ce qu'il perdait!

Jubinal notait dans son article que la situation de la belle Aude n'était pas sans analogie avec celle de Chimène. Cette comparaison a été pour Hugo un trait de lumière : puisqu'il était obligé de sacrifier le personnage de Chimène, il donnerait un rôle à don Diègue.

A chaque tournant de l'action le poète, en effet, fait apparaître le vieux Gérard. C'est lui qui a habillé Olivier pour le combat :

Il fut pour ce combat habillé par son père.

Quand l'enfant est désarmé, chez Jubinal, il se recommande à Dieu ; chez Hugo, il songe d'abord à son père et « se tourne » ensuite « vers Dieu ». Quand Roland demande une autre épée, Olivier, chez Jubinal, donne au marinier « l'ordre d'aller à Vienne chercher du vin et des armes » ; chez Hugo, il enjoint

au batelier « *de dire à son père* qu'il faut une autre épée à l'un d'eux et qu'il fait chaud » ; et c'est le vieux comte qui choisit l'épée, qui choisit le vin :

L'homme a vu le vieux comte : il rapporte une épée
Et du vin.

Le quatrième jour, le vieux Gérard envoie un devin regarder sur les tours où en est le combat : tant il est impatient que « son enfant revienne » !

Par la part que le vieillard prend à l'action, l'intérêt du drame est doublé. Tant que l'on tremble pour la vie d'Olivier, on tremble aussi pour celle de Gérard : car il mourrait du coup qui frapperait son enfant. Mais quand on voit le jeune homme vivre, et vivre pour devenir le frère de Roland, avec quelle joie n'applaudit-on pas à un dénouement qui donne un fils de plus (et quel fils !) à ce vieux père aimant !

Si l'épisode des émotions de la belle Aude a été remplacé, et avec avantage, par le rôle de Gérard, de l'épisode de l'apparition angélique Hugo a retenu quelque chose :

Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient. *Le ciel rayonne au-dessus d'eux.*

Mais ce n'est plus ici un rayon miraculeux ; c'est l'éclat naturel d'un jour de soleil. Qu'est-ce à dire, sinon qu'à l'influence divine est substituée l'influence de la nature ? Tandis que l'ardeur de la lutte entretient dans les cœurs le désir de vaincre, la beauté de la lumière y inspire le désir de vivre.

Ceux qui regretteront comme plus épique l'intervention directe du messager céleste songeront, d'ailleurs, que dans la pensée de Hugo la nature est l'instrument de Dieu : il y a donc bien encore ici du merveilleux, quoique le merveilleux soit très discret.

Ils considéreront aussi que Hugo n'a jamais fait peut-être de récit qui fût davantage dans le vrai goût de l'épopée homérique.

Semblables aux Sarpédon et aux Patrocle, les deux héros ont une force surhumaine ; déraciner un chêne ou un orme, lutter à grands coups de troncs d'arbre, combattre pendant

cinq jours et cinq nuits sans prendre ni sommeil ni nourriture est un jeu pour ces géants : et nous voilà en pleine légende. Mais le poète nous fait voir les morceaux de heaume et de haubert qui sautent dans l'herbe et dans le fleuve, les longs filets de sang qui rayent les brassards, coulent des crânes et descendent dans les yeux, les souffles âpres et chauds qui s'emprennent sur les armures ; il nous fait entendre le tressaillement de l'île, le bruit des ronces remuées, le sifflet du vent qui trempe les brins d'herbe dans l'eau : et nous voilà en plein réalisme. Or, y a-t-il rien de plus conforme aux habitudes des poètes primitifs que ce mélange perpétuel de légende et de vérité, de gigantesque et de réel ?

Et quelle force oratoire ! Un début qui nous jette en pleine action, qui prend le combat au moment où le dénouement commence, sinon à poindre, du moins à se préparer, c'est-à-dire au corps à corps, qui avant de nous nommer les héros, excite vivement notre curiosité ; une fin qui a quelque chose de piquant, d'inattendu, de paradoxal ; des pauses heureusement placées comme pour ménager la voix de l'orateur et l'attention de l'auditoire : tout dans ce récit le rend merveilleusement propre à être déclamé devant un nombreux public. C'est donc un vrai récit d'aède, et l'on ne saurait trop admirer Hugo d'avoir, tout en donnant à l'histoire de ce duel l'intérêt psychologique qui lui faisait défaut, conservé à la narration du vieux trouvère ses caractères épiques, ou plutôt d'avoir retrouvé ces caractères par la force de son imagination en lisant entre les lignes d'une pâle analyse.

III

Quand Hugo écrivit *les Pauvres Gens*, connaissait-il *les Enfants de la Morte* de Charles Lafont, publiés, pour la première fois, en 1851 ? Ou bien avait-il lu dans quelque journal un récit dont ce poème aurait été inspiré ou qu'il aurait, au contraire, inspiré ? La première hypothèse est la plus vrai-

semblable¹. Mais il n'importe : quelle qu'ait été la source du poète, le texte qui lui a servi de modèle ressemblait certainement de très près à celui de Lafont, si ce n'était pas ce texte lui-même, et, pour mesurer l'originalité de son imitation, il est légitime de comparer *les Pauvres Gens* aux *Enfants de la Morte*.

Lafont nous introduit immédiatement dans la mansarde où les deux orphelins dorment d'un profond sommeil près du cadavre de leur mère. Un métier à broder nous dit comment elle gagnait « le pain de la journée », et c'est le seul détail précis du tableau.

Tout à coup entre une femme. Qui est-elle ? de quoi vit-elle ? combien a-t-elle d'enfants ? quelles relations avait-elle avec la veuve ? Nous l'ignorons. L'auteur nous dit uniquement qu'elle entre, et dans quelques vers du réalisme le plus banal il nous fait assister aux efforts tentés par elle pour reconnaître si la mort est certaine :

Elle prend dans un coin un débris de miroir
Et, demandant au ciel d'en ternir la surface,
Des lèvres de la morte elle approche la glace.
Rien n'y monte : la mort, révélant son secret,
Sur le verre sans tache a tracé son arrêt.

Après avoir fermé les yeux de la morte, « l'étrangère », sentant « tressaillir la fibre maternelle » et « ne prenant conseil que de la loi céleste », emporte les enfants. Dieu, songe-t-elle, fera le reste. « Le reste », fait observer le poète, « c'était tout. »

Il faut, en effet, que le mari accepte de voir « ces nouveaux appétits mordre au pain sacré dont vivent ses petits. » Mais « la femme au cœur d'or » n'a pas eu tort d'avoir confiance. L'homme rentre, « serre avec ivresse contre son cœur les fruits de leur tendresse, » remarque l'air triste de sa femme,

¹ Voir dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 avril 1898, une note de M. Rigal (*Chronique*), et dans la même revue, 15 juillet 1898, une note de M. Berret (*Mélanges*). Ces deux notes résument toute l'histoire de la source des *Pauvres Gens*.

l'interroge, apprend la mort de la veuve, s'apitoie sur les orphelins, propose de les adopter. A cette demande, la femme répond comme la Jeannie de Hugo :

« Morte, dit le mari, c'est un bonheur pour elle.
 Mais pour ses deux enfants quelle perte cruelle !...
 Adoptons les enfants de cette pauvre morte,
 Et choyons-les si bien, qu'oublieux et trompés,
 Ils ne soupçonnent pas quel coup les a frappés.
 Tu ne me réponds pas ? Parle ; tu m'embarrasses :
 Blâmes-tu mon dessein ? Non, puisque tu m'embrasses.
 N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla ?
 Va chercher les enfants. » — « Tiens, dit-elle, ils sont là. »

Qu'est-ce que Hugo doit à son modèle ? La conduite du récit dans sa seconde moitié, le canevas du discours de l'homme, le mot de la fin. Ce qu'il ne lui a pas emprunté, c'est... le reste. Mais le reste, comme dit Lafont, c'était tout.

Quand l'auteur des *Enfants de la Morte* nous a conté, en effet, qu'une femme emporte chez elle deux orphelins « pour obéir à la loi céleste » et « parce qu'elle a senti vibrer en elle la fibre maternelle », quand il a ajouté que le mari (dont nous ignorons la profession) a l'idée du même dévouement, que nous a-t-il appris d'intéressant ? Rien du tout, on peut l'affirmer. Car c'est ne rien dire que de dire des choses aussi vagues, et autant vaudrait ne pas expliquer un acte que de l'expliquer uniquement par des motifs aussi généraux. L'art, écrit avec raison le délicat auteur de *la Délicatesse dans l'art*, vit de nuances ; « c'est à distinguer les sentiments les plus voisins qu'il doit surtout s'appliquer. » Il est trop clair, en effet, que « la douleur physique ne ressemble pas à la douleur morale, ni Laocoon à Niobé », ni l'égoïsme à la charité. Il n'importe donc pas de savoir que deux pauvres gens ont été poussés par la charité à recueillir des orphelins, si l'on ignore quels éléments entrent, pour ainsi dire, dans leur charité.

Hugo ne nous laisse ignorer aucun de ces éléments. Des fantômes de Lafont, il a fait des créatures de chair et de sang.

Et la méthode qui l'a dirigé dans ses corrections a été celle

même des classiques : il a localisé son histoire dans le milieu où il était le plus vraisemblable qu'elle s'accomplît. Si Racine croyait devoir étudier l'ambition de préférence dans les âmes où elle est libre d'exercer tous ses ravages, c'est-à-dire celles des princes et des impératrices, si Molière estimait que l'avarice atteindrait seulement son paroxysme dans le cœur, non d'un pauvre homme comme Euclion, mais d'un riche bourgeois, Hugo a pensé que la scène de son drame sublime ne pouvait pas être mieux placée que dans une cabane de pêcheurs.

Dans la classe des pauvres gens, qu'est-ce qui doit sentir, en effet, le prix du foyer, sinon le pêcheur, parce que chaque jour il est exposé à n'y point rentrer ? Qu'est-ce qui doit s'apitoyer sur le sort des orphelins, sinon la femme du pêcheur, parce que chaque jour ses enfants sont en danger de perdre leur père ? Et puisque la touchante histoire du poète a surtout ceci d'original que les deux héros ont la même idée généreuse sans s'en être ouverts l'un à l'autre, qu'est-ce que suppose cette admirable rencontre, sinon qu'ils n'ont plus besoin des paroles pour échanger leurs pensées ? Mais quand est-ce donc qu'un mari et une femme ont pris l'habitude de cette mystérieuse entente ? N'est-ce pas quand tous les jours ils se voient et que tous les jours ils se séparent pour de longues heures avec la crainte de ne se revoir jamais ? Dans un ménage de pêcheurs, il n'est point étonnant qu'on ait, sans s'en être expliqué d'avance, les mêmes inspirations ; c'est le contraire qui étonnerait :

Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Il était donc utile à la vraisemblance de l'histoire que les héros en fussent des pêcheurs. Et l'on sait avec quel relief le poète les a particularisés. Comme dans *Aymerillot* revit toute la guerre du moyen âge, ici nous est peinte toute la vie du pêcheur : son costume et son mobilier, son départ et son retour, ses joies et ses angoisses ; le tableau est d'une ampleur, d'une précision, d'une couleur sans égales.

Nous y trouvons aussi toute la vie de la mer, et l'on peut

même dire que la mer joue dans le drame le premier rôle. Mais on ne songe point à s'en étonner. L'existence du pêcheur n'est-elle pas l'œuvre de la mer ? La mer n'est-elle pas le principal instigateur de tous ses sentiments ? Quelle n'est pas sa part dans cet acte de sublime dévouement ! C'est par elle que les personnages sont pauvres : c'est donc elle qui met obstacle à leur charité et qui, en la rendant difficile, la rend héroïque. C'est elle, en revanche, qui en leur faisant sentir la douceur du foyer chaud et de la maison close, plaide auprès d'eux la cause des enfants sans toit ; c'est elle qui en mettant leurs cœurs à l'épreuve les aguerrit. Il était donc légitime que ce grand acteur fit partout entendre sa voix, partout apparaître ses flots.

Mais s'il y a tant de couleur locale dans *les Pauvres Gens*, si le dénouement y est expliqué en grande partie par les sentiments qui sont propres à une certaine espèce d'hommes, si ces sentiments sont expliqués à leur tour par le décor où vivent les personnages et qui crée leur vie, le poème ne manque-t-il pas de cet intérêt largement humain qui est le vrai signe distinctif des chefs-d'œuvre ? Nullement. Hugo a eu l'ambition de faire une œuvre très générale.

Il a intitulé son poème, non *les Pauvres Pêcheurs*, mais *les Pauvres Gens*, comme pour dire d'abord que tous les hommes du peuple y pourraient trouver leur portrait.

Ils se reconnaîtront sans peine, en effet, dans les héros du poète à diverses façons de penser et de réfléchir, de parler et de rire, qui sont, non pas particulières à la profession de pêcheur, mais communes à toute la classe populaire. Il n'est pas un ouvrier ni un paysan, par exemple, qui ne comprenne aussitôt la gaieté du marin volé par l'océan et se vengeant par un bon mot du malfaiteur qui a troué son filet et cassé son amarre : c'est qu'il y a, en France au moins, chez tous les hommes du peuple, une certaine manière joyeuse et brave de prendre les choses tristes, et que les pauvres bûcherons eux-mêmes trouvent des mots drôles pour qualifier la terre où ils sont si misérables. Il n'y a pas non plus une ouvrière ni une paysanne qui puisse demeurer étrangère aux angoisses de Jeannie : c'est que non seulement la généreuse

femme a les idées du peuple, mais qu'elles prennent pour se manifester le langage du peuple : pour elle, la pauvreté, c'est le pain d'orge sur la table et les enfants allant pieds nus ; le danger, c'est « le rocher monstrueux apparu brusquement » ; la défense du matelot, c'est « un bout de planche avec un bout de toile » ; la joie du retour, c'est d'apercevoir « le vieil anneau de fer du quai plein de soleil ». Ainsi, dans l'esprit du pauvre bûcheron, la pauvreté, c'est la corvée, les soldats, la femme et les enfants. Ainsi, dans tous les cerveaux populaires, toutes les pensées sont immédiatement converties en images.

Aux caractères qui localisent ses héros dans leur profession, à ceux qui les rattachent à toute une classe sociale, le poète a su en joindre d'autres par où ils appartiennent à l'humanité tout entière. Parmi les mobiles qui les sollicitent, il en est, en effet, d'extrêmement généraux : par exemple l'émotion dont nul ne peut se défendre devant ce spectacle si gracieux, le sourire d'un enfant endormi ; ou bien encore le sentiment de solidarité dont chacun de nous est aussitôt pénétré en face de ce malheur qui nous menace tous, la mort ; et de là ces longues réflexions sur l'inévitable terme de toutes les choses humaines :

Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau !

Dans ces personnages si riches de vie, qui, comme les héros des tragédies classiques les plus fameuses, sont de leur milieu et de tous les milieux, d'un temps et de tous les temps, qui sont des individus et qui sont des types, est-il possible de retrouver les fantômes sans consistance de Charles Lafont ? Et n'a-t-il pas fallu au moins autant de génie créateur pour tirer ceux-là de ceux-ci qu'il en avait fallu à Molière pour transformer en Harpagon le Sévérin de Larrivey et l'Euclyon de Plaute ?

Encore n'avons-nous pas tout dit ni prétendu épuiser l'étude psychologique des *Pauvres Gens*. Avec quelle délicatesse, pour signaler encore une beauté de premier ordre, le poète n'a-t-il pas montré dans quelle mesure le dénouement est le résultat de l'occasion et dans quelle mesure il est le produit des caractères ! Si la veuve n'était point morte par une nuit d'affreuse tempête ! si l'orage n'avait pas éloigné toute âme vive du lit de la malade, si Jeannie n'avait pas senti si fortement, en pénétrant dans la pauvre cabane, l'horreur de l'obscurité et le frisson du froid, la pitié serait-elle entrée aussi vite en son cœur ? Il est permis d'en douter. Si la pêche avait été bonne, l'homme aurait-il aussi bien compris quelle misère attendait les orphelins privés de pain ? On peut bien affirmer le contraire. La tempête, la terrible tempête a donc été l'occasion bénie, le hasard providentiel auquel les enfants doivent leur salut, — et j'emploie à dessein le mot « providentiel », parce qu'ici encore la nature paraît être dans la pensée de Hugo l'instrument de Dieu. — Oui, mais si les deux braves gens n'avaient pas vécu toute une vie d'honneur et d'affection, l'occasion se serait présentée en vain pour eux d'accomplir un acte sublime : elle ne les aurait pas improvisés héros. Ainsi en est-il dans les drames de Corneille : l'occasion y est nécessaire pour faire éclore les pensées héroïques ; mais elles germent seulement dans les cœurs qui sont nés avec des aspirations à l'héroïsme. Et chez les deux poètes c'est le même art de nous faire entendre de quelle façon concourent au dénouement l'occasion fortuite et le caractère naturel.

Qu'il n'y ait rien de semblable chez Lafont, on n'a pas l'idée d'en être surpris. Il est plus singulier que la conduite du récit soit chez lui si maladroite. L'honneur lui revient sans doute d'avoir imaginé le mot final et compris qu'après ce trait admirable il ne fallait rien ajouter. Mais l'art de s'arrêter à temps est la moindre partie de l'art de conter, et il est plus facile de trouver une belle fin que de bien l'amener. En mauvais écolier qui applique sans intelligence le mot d'Horace : « Conduisez-nous au milieu des événements », Lafont n'a qu'un souci : tout dramatiser, toujours surprendre ; et de là que d'erreurs ! Quelle faute surtout d'introduire d'abord le lec-

teur dans le logis des orphelins, qui jouent dans l'histoire un rôle purement passif ! Et quelle maladresse d'attendre, pour nous intéresser à l'ouvrière, qu'elle ait emporté les enfants !

Hugo s'est, ici, complètement séparé de son modèle. Ce sont les vrais acteurs qu'il nous présente les premiers : Jeannie, son mari¹, l'océan. C'est dans le véritable théâtre du drame qu'il nous fait aussitôt pénétrer : dans la cabane où les généreux époux ont appris à supporter vaillamment la misère et où sont appelés à vivre les enfants adoptés. Et les principaux ressorts de l'action nous sont indiqués sans retard : cette humble vaisselle qui étincelle aux planches d'un bahut et ce matelas posé sur de vieux bancs nous disent combien on est pauvre ici et combien il est difficile d'y amener encore deux bouches à nourrir ; ces longs rideaux qui tombent et cette flamme qui veille dans l'âtre nous disent, en revanche, que si le logis est misérable, du moins on y a chaud et qu'on y aime ; et voilà les cinq petits enfants qui sont le grand obstacle à l'acte charitable, mais qui en sont aussi le grand stimulant. Dans ce tableau initial il n'y a pas un trait qui soit destiné simplement à l'amusement des yeux, qui ne contribue, pour sa part, à l'intelligence de l'histoire et à la préparation du dénouement.

Depuis ce début, qui contient en germes toute la suite du récit, jusqu'au mot de la fin, la narration poursuit son cours logique, toujours claire, quoique tenant toujours l'attention en éveil. Chaque épisode vient en son lieu : quand il est amené par le développement naturel de l'action et que le lecteur est préparé à s'y intéresser. C'est avec Jeannie seulement que nous pénétrons chez la veuve ; et alors rien ne nous est décrit, sauf ce qui doit susciter dans le cœur de la visiteuse l'idée de l'adoption : la fraîcheur, le silence, l'obscurité du triste logis ; la main qui pend hors du lit, inactive pour jamais, pour jamais incapable de soigner les enfants, et qui est déjà verte, signe que la mort remonte déjà loin, que l'abandon des orphelins est complet et que personne ne viendra à leur secours ; la bouche ouverte, qui semble appeler à l'aide ; et le sourire des deux innocents ; et enfin, dernière invitation à la

¹ On ne le voit pas encore, mais il est suffisamment désigné.

charité, le manteau que la veuve, en mourant, a héroïquement rejeté de son lit sur le berceau, pour que ses petits « aient chaud pendant qu'elle aurait froid. » Ainsi, tout ce qui est peint ici, c'est ce que voit Jeannie, ce qui agit sur elle, ce qui éveille sa compassion, ce qui sauve les enfants.

De cette subordination des détails à l'ensemble, de cette logique dans la marche de l'action, Hugo n'est redevable qu'à lui-même. Si dans *Aymerillot* et dans *le Mariage de Roland* on peut admettre qu'il a emprunté à ses modèles au moins les grandes lignes de son plan, dans *les Pauvres Gens* on voit qu'à part la donnée du poème et le dénouement tout lui appartient en propre, les caractères comme le cadre, et le plan tout autant que le style.

Joseph VIANEY.

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(Suite)

142

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 30)

- I. Jamais nuls temps nom pot
[ren far amors
Qem sia greus ni maltrags
[ni afans
Qeras ma fag un tant valent
[socors
Qe las perdas me restaura.
[els dans
5 Cauia pres. adreig per mo
[folatge
[E se anc iorn me fez dē¹
[re marrir
Er li perdo le destric el
[dampnatge]
Qe tals domna fai² mos
[prec acullir
Qe memenda. tot can ma
[fag souffrir.
II. Molt me saub gen de las
autras partir
& aiostar ab leis totz mos
[telans
Amors lo iorn qem fes dop-
[tan venir
Ab la bela don vs cortēs
[semblanz
5 Dels seus bels oilz intret e
[mon coratge
Si qe anc pois nol puec
[virar allors
Adoncs saub ieu qe il oill
[mero messatge
Damor qal cor men ve cautz
[e freidors
Temens e iois &³ ardimens
[e paors.
III. (p. 137) Aqel esguartz et
[aqela douzors
Afinet si mon cor de totz
[enians
Cad pois vezer. dautra nom
[fo sabors
Ni tot qant eu auia uist
[enanz
5 Tant la trobei franch e de
[bel estatge
Humil en tot cant li ui far
[ni dir
Caissi ma fait de las autras
[saluatge
Qeu mais el mon non cobei
[ni dezir
Mas sola leis camors ma
[fait chاوزir.
IV. Pero per leis voilh a totas
[seruir

¹ l. : de — ² c. en : sai — ³ l. : iois

- & esser hom es amics &
[comanz
Et lor bos pretz ·eissausar
[& grazir
Et razonar e ben dir en mos
[chanz
5 Salua foudat leis cam per
[segnoratge
Cui clam merce qel bels
[plazers qem sers¹
Nom si estraigz ca segon
[bon vsatge
Deu bes venir e iois de la
[meilhors
E de lai ont es finz prez e
[valors.
- V. Ben es razons de corals
[amadors
Malgrat dels rics enueios.
[mal parlans
Qen lor amor nō pot nozer
[ricors.
De pos vs cors² en dos fiz
[amanz
5 La fina amors segua ab lo
[paratge
El paraitges non deu amour
[delir
Non tang corgoils i aia po-
[deratge
Mas luns sē quart ues lau-
[tre de faillir
Qaissis podon de lor amor
[iauzir.
- 143
GAUCELMS FAIDITZ
(= B. Gr. 167, 59)
- I. Tant ai suffert loniamen
[grant afan
Qe sestés mai qe nom aper-
[ceubes
Morir pogra tost e leu sim
[volgues
Qe la bela non presara³ ia
[dolors
5 En cui mala fos beautatz.
[e ualors
Don regardant. part fors-
[atz mon coratge
E pos nom vol segrai autre
[viatge
Ca lei nom⁴ cal sem part
[nis ten a dan
De perdee⁵ ni⁶ nil bel dir
[de mon chan.
- II. Pero tal re ten hom vil qes
[presan
E tal re pert. cōm te qel nes
[be pretz
Qe pois fai gran sofracha
[menre bes
Mas de mi donz es tan grans
[sa valors
5 Qeu re vos⁷ te son pert
[nun⁸ uir alliors
Doncs be fiz⁹ outracuiat fo-
[latge
Qant perchacei ma mort.
[e mon dampnatge
Ab (p. 138) mon fol cor
[qem fez dir en chantan
So don degra gent cubrir
[mon talan.
- III E pos mos cors e mei oilh
[trait man
E ma mala dōpna e ma
[bona fes
Si qe chascuns magra mort
si pogues

¹ l.: sons — ² l.: cors a — ³ l.: preira — ⁴ l.: non — ⁵ c. en: perdre —
⁶ l.: mi — ⁷ c. en: Qen re nos — ⁸ l.: sim p. nim — ⁹ l.: fiz eu

- Clamar men dei com de
[mals bailhidors
5 Ja¹ mos oils vertaders trai-
[dors
Non creirai mais ni fiansa
[ses gatge
Que cel es fols qe [fai fol
[uassallatge
E fols q² cre auer a son
[coman
Totso qe veplazen nibenes-
[tan.]
- IV. Ben merauilh pos e mi donz
[es tan
Pretz e ualors e iois e sēs
[cortes
Com pot esser qe noi estei
[merces
Em merauilh de leis en qes
[honors
5 Com pot esser. qe noi sia
[amors
Em merauilh com dona daut
[paratge
Bes² e gentil es de mal
[segnioratge
Ni com pot far[.....]
son franc humil semblan.
- V. Ab tot aital mal e brau e
[tiran
Volgreu esserenqera sil pla-
[gues
Mais cautra³ qe mais de
[bem fezes
E mas noil plaz irai⁴ natal
[per socors
5 De cui mi ve al cor plazens
[dousors
Bel es e pros franch e de
[bon usatge

& am mandat per un cortes
[messatge
Cun pauc auzel en mon poïg
[qe nos nan
Am mai qal cel una grua
[volā.

144

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 62)

- I. Tug cil qe amo valor
Deuo saber qe damor
Mou largeza. e gais solatz
Orgoils e humilitatz
5 Pretz darmas seruirs honors
Gens teners iois corteia
Doncs pos son muou ben
[deuria
Chascus poinhiar qibon prez
[vol auer
E fin amor leialment man-
[tener.
- II. Esis fan lo li meillor
Cui pretz complitz a sabor
Mas li fegnedor maluat
An ab falsas amistatz
5 Vout pretz en auol color
E qil ver dir en volia
Aqela mezeisa via [tener
Vezem al plus de las domnas
Per qe mes greu. car en
[puesc direl ver.
- III. As⁵ falsas eil segnhedor⁶
Fan tant qeil fin amador
An pois dan en lor baratz
Caitals es preiars tornatz
5 Tot per doptansa de lor
Qe lus en lautre nos fla

¹ l.: Eja — ² l.: Bel — ³ l.: cab autra. — ⁴ l.: vau. — ⁵ l.: Las —
⁶ c. en : fegnhedor

Mas q*i* per sos recreiria
Non a fin cor damar ni ferm

[voler

Qamors no vol camics se
[desesper.

IV. (p. 139) Mas sivals segon
[lerror

Las falsas el trichador
Volgra fosson ad un latz
E chascus fos galiatz

5 Eil fin leial preiador
E las domnas ses bauzia
Mantenguesson drudaria
Qenuigs es granz en amor
[a uezer

Qe fals amans i puesc ab fin
[cabere.

V. Damor agreu cor melhor
Qe de re mas la dolor
Me sen dun firi¹ enganatz
E ges per so nom desplatz

5 Lo maltragz ans ma sabor
E sapchatz ben qamaria
Fort volontiers si sabia
Chauzir bon luec on pogues
[remaner
Ni trobaira² qim saubes
[retener.

VI. Mas un aitals sazoz cor
Qe grieu trob hom bon
[segnior

Ni dona don si amatz
Tot sol es autre per cas

5 E sieu ab franca douzor
Atrobes³ leial segnioria
Bem plagra caissis taing
[qe⁴ sia
Camdui amic sacordon dun
[voler
So calun plaz deu a lautre
[plazer.

145

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 31)

I. Gauzens a gran benanansa
Ab fin cor partit derror
Franc fizel dumil semblansa
Ren mil merces ab doussor

5 Ad amor
Dun ric ioi on bes mi veigna
Qem des ab gien
Son cors valen
Vos dōna en cui pretz rei-
[gnha

10 Cam me trais ses pautent.⁵
II. La doncs ab douss entre
[senha

Qem fes al comēsament
De fin amor qem essenha
Ad amar celadament

5 Auinent
Vos en cui bos pretz sen-
Eus creis lauzor [ansa
Car la melhor
Vos chausi ses doptansa

10 Cant mieus dei a seruidor.
III. E qan daissom prent mem-
[branssa

Ai gaug et apres paor
De vos ont ai mesperansa
Qe gardetz vostra ricor

5 E cailhors
Ametz tan qeus desoueinha
De mi qeus tem
A tot bon sen
& faitz so qeu souengnha

10 Qe dals non ai pessament.
IV. (p. 140) Domna tot cant mos
[cors degnha
Mou dezir⁶ mou talent

¹ l.: sui — ² l.: trobaua. — ³ l.: Jrobes — ⁴ l.: Taing. — ⁵ l.: lan... paruen. — ⁶ l.: d.e

- Vostre loncs pres can nom
[teignha
Pel ioi qem fezes paruent
5 Franchament
Lauzengier mi deuiansa
Qem port lauzor
De vostre honor
E sis de mi liansa
10 E lei de fin amador.
V. Tant vos¹ qe vostra amansa
Can no uei vos cui ador
Mi destreing si embalansa
Qel cort mart² dels oïls plor
5 De dolor
Eissament con la uertz lei-
Qel fœcs ardent [gnha
Plores es prent
E tēp qel dols mesteignha
10 Si nous vau vezer breument.
VI. Ab sol qe de re nom feignha
On pergua mon iauzimēt
Dreiz es ma dōna reteiguha
Qela ma trait de nient
5 Sis senpren
Noi fa tort ni malestansa
Dōna ad autor
Trac mo seghnor
De pitieus cui otransa³
10 E pretz chapdele son cor.
VII. Mos bels sobrars⁴ senansa
Gent ab lauzor
E vol amor
Auer a for de fransa
5 Qe loncs pres li fai paor.

146

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 20)

- I. De solatz e de chant
Mi⁵ cugei partir

- Agra⁶ telan
Pels autres esbaudir
5 E pels precz qil men fan
Con can del mal cossir
Qe maucis en chantan
Sobre feunia dir
AEncontra amor. ca pauc
[totz nom recre
10 Mais pois mesfors car diz
[om qe coue
E chant forsatz. e fas de ioi
[semblansa
Ad autrui obs. qe beus dic
[qendreit me
Noi trob razo mas de deses-
[peransa.

- II. E pero menor dan
Men degra far suffrir
Amors e meins dafan
Qar iram fes failhir
5 & car anc tan ni qan
Nō volco⁷ dar ni aizir
Dun a gent cors truan
De qem pogues iausir
Doncs nō teing mais son iau-
[zimen en re
10 Anz lauz cailhors prenda
[cosseil de⁸
Qenqeraurai del sieu dur cor
[venjansa
On anc non ac franchisesa ni
[merce
Ni volc amor ni bel dir ni
[honransa.

- III. (p. 141) Partitz men sui cla-
& ai dreg qē nair [man
Qar mauentura gran
Perdei alssieu servir
5 Canc pois per nul sembran
Nō pogui auenir
En plazer ben estan

¹ l. : am — ² l. : cors m. e — ³ c. en : onransa. — ⁴ l. : sobeiras. — ⁵ l. :
Don mi — ⁶ l. : A. core — ⁷ l. : volc — ⁸ l. : de se

Pos desim fes fugir
 Ans com hom fols descap-
 [delatz sens fre
 10 Desconoguidamor cancnom
 [fes ben
 En dissi¹ qeran siu² en er-
 [ransa
 Qe per amor me destreing si
 [em te
 Qeu nō puesc plus cobrir ma
 [malanansa.

IV. Cortezament veniant
 Ma gent saubut aucir
 Amors car mauci tan
 Vilanamen. marrir
 5 Caoram fai aman
 Per tal domna morir
 Cui non prec ni deman
 Nil mostrel gran desir
 Qe del sieu cors franc. coui-
 [nent mi ve
 10 Mas una vez no sai si lien
 [soue
 Lanei pregar humil ab gran
 [doptansa
 A leis non plac qe vis ma
 [leial fe
 Nim retengues ni volgues
 [macordansa.

V. Per so nai pois ploran
 Fait maint destreit sospir
 Can cossir desiran
 Con elam fai languir
 5 E car noil aus denan
 Tornar ni enardir
 Per dire merceian
 Tan fort mi ven ferir
 Amors el cor per leis qe
 [nom rete
 10 On ma enclaus en dezir.
 [com no ue

Qem destreing tot e mard
 [en desbalansa
 & a tot iorn creis caisi mes-
 [deue
 Canc pos la ui nō a guidals
 [membrāsa.
 VI. Ni dorment ni veilbant
 Non puesc mon cor gran-
 [dir³

De lieis cades pensam
 Sa beutat non remir
 5 Ladreit gent cors prezan
 Els bels oils don malbir
 Qe se noia⁴ enian
 Tant i podon chاوزir
 De cortes bes qe samors
 [per iasse
 10 Fos perduda. en lieis conosc
 [e cre
 Qe degresser tant a dousa
 [coindansa
 E pos vers es prec la qe
 [nō mal me
 Car eu nō ai plus gatge ni
 [fiansa.

147

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 43)

I. (p. 142) Nom alegra chantz
 [ni critz
 Dauzel mon fei⁵ cor engres
 Ni nō sai. per qeu cbantes
 Nim perdes
 5 Bos motz car be los perdria
 Seu dizia
 Qem ualgues
 A midons precis ni merces

1 l.: dissi tan — 2 l.: sui — 3 l.: guandir. — 4 l.: naia — 5 l.: fel

- Car nō taing ges
 10 Qe per meil sia qeritz
 Perdos tan li soi faillitz.
 II. Doncs per qer mos chantz
 [auzitz
 Mas nō taig qem perdo-
 [nes
 Per qe per so qeil pregues
 Qes venges
 5 De nil¹ car anc mauenc dia
 Qe bauzia
 Ni no fes
 Ni preiartz daleram² pla-
 [gues
 Tan qeu disses
 10 So don dei esser aunitz
 Car mal li soi donc grazitz.
 III. Cab aitan for eu garitz
 Sela tant sumilies
 Qe veniamē natendes
 Pois ades
 5 Vis com mos danz me chas-
 [tia
 Sil plairia
 Caissi es
 E car anc fi re qeil pes
 Mes tan mal pres
 10 Qe lai es maintz bes com-
 [plitz
 Per autz³ e sai soi traitz.
 IV. E car un enianairitz
 On beautas mala nasques
 Me fes faillir. tan cades
 Mi pendes
 5 Cel qi de nien mauia
 Mes en uia
 De totz bes
 Pero qi totz cels agues
 Mortz qan mespres
 10 Qe noi sos⁴ chapedels ni
 [guitz

- Merces qegz fora talitz⁵.
 V. Mas tot serai tant ardis
 Qumilz mas iontas confes
 Lhirai pregar a sos pes
 Qem dones
 5 Don qem perdon ou maucia
 Ja volria
 Maucies
 Mas eu non cre qe il fezes
 Re qeu volgues
 10 Anz sai quel sieu lo chau-
 [zitz
 Qieu viua tostens auniz.
 VI. Pero non son tan ardis
 De ioi ni dira son pres
 Qeu no sofreis e celes
 Sim mostres
 5 Son sen e sa cortezia
 Com aucia
 Sobrepres
 Sel seus cors gentils cortes
 Gais e ben apres
 10 De ioi e damor noiritz
 Mera de perdon aizitz.

148

GAUGELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 61)

- I. (p. 143) Tot so qe pert dels
 [truans amadors
 Car ma trobat franc e dumil
 [paruenssa
 Torna de mi sobrede⁶ sobra-
 [mar amors
 Caoram fai sobramar a te-
 [mensa
 5 Tal cui non platz doncs
 [amei folamen

¹ l. : mi — ² l. : daltram — ³ l. : perduitz — ⁴ l. : fos — ⁵ c. en : delitz,
 — ⁶ l. : de

- No faz per qe la foudat tenc
[a sen
Qe damor taing qe lai oilh
[plaira venza
E qe sia senz e plazers e
[gratz
So qa sazos par en alre
[foudatz.
- II. Ab aital geïg na hom maint
[bel socors
Mas ies e mi cant be mi ¹
[souinensa
Nom par sia mas destrics
[e follors
Damar de lieis on non trob
[mantenensa
5 Doncs per qe lam. qe nom
[part mon talen
Non puesc qe ui ² non ai
poder nien
Camor mlia qem mostra fa ³
[valensa
Eil gent parlar e las finas
[beautatz
Ai qem forsa pero la for-
[sam platz.
- III. Bem te plazer car sobralas
[gensors
E sos rics cors de simpla
[captenensa
Humils e francs e son vezer
[dousors
Cades ou ⁴ mais la vei e
[plus magensa
5 Sol aitant nai el dezir eis-
[samen
Non ai doncs proia sui seus
[finamen
Ben volgra mais car iai
[mentendensa
- Qe saisi fos con es ma
[voluntatz
Pos eu ben am autressi fos
[amatz.
- IV. Ja nom ame sol car lam mes
[onors
Tant es en lieis sabers e
[conoisença
Gens acuilirs e solatz e
[valors
E granz beutatz dont el
[mont non a tensa
5 Cortesia. e gaiez e iouenz
Mas obs magra qem fos
[dautre paruen
Lo iorn camors me pres e
[sa tenensa
Qera non vol qem sia ena-
[moratz
Ni eu nom puesc virar vas
[autre latz.
- V. (p. 144) Qen farai donc tot
[aisso mes errors
Qela nom vol ni outra nom
[agensa
Non sai cosseil mas seu anc
[fui ailhors
Dorgoilhos cor aran faz
[penedensa
5 Qeil bellan pres ⁵ pren per
[totas veniamen
Qem pauzet saem bon esper
iauzen
Mas una ves la pres ⁶ en
[couinensa
Qil mautreiet samor e son
[solatz
Mas eram di que anc no fo
[vertatz.
- VI. Ab tot aiso men pren tan

¹ l. : nai — ² c. en : mi — ³ c. en : sa — ⁴ c. en : on — ⁵ l. : bellan
— ⁶ c. en : pris.

- [granz temors
De lieis celar qe beus dic
[ses failhensa
Qe maintas vez men to^l
[durmir paors
Tant mes el cor samors qe
[a presensa
5 Dobt qei dises son bel nom
[en durmen
Qem gard de mi en gard de
[lautre gen
Segnier dalfin e saui enten-
[densa
Qe ia nuil temps li plagues
[mamistatz
Tot lo maltrag volgra suf-
[frir em patz.
VII. Na meil de ben es flors
[densenjamen
Donna de ioi regina de
[vailhensa
Segnjoressa donor e de beu-
[tatz
Per qeu non poesc partir
[mas voluntatz.
11. E pos tam bem vai
Qe partitz soi de lai
Ben couen e seschai
Qeu grazisc e retraia
5 Lonor en qe matrai
Ab francheza veraia
Ves tal dona amors
Ont es pretz e valors
Per qes fols qi sesmaia
10 Qi vegues las errors
Els dans cai pres aillors
Ez ar ve con soi sors.
III. Doncs dic qes follors
Qi regni ab mals seigniors
Dont ben fagz mi socors
Noil vegnia nil neschaia
5 Anz es granz honors.
E granz bes com satraia
Lai ont sap e ve
Qa francheza e merce
(p. 145) Qel bos seignor
[sessaia
10 Ades de far be
El maluatx non val re
Anz dechai so qe te.
IV. Aissi sai e cre
Qe cudet far de me
Cel qe nō ha abse
Mas poder qem dechaia
5 Qe tals mi rete
De sa preizo sauia
Qes plus bella assatz
E sos pres plus prezatx
Sol lo don nom estraia
10 Qem mandet empatz
Sos valentz cors honratx
Don chant & ai solatz.
V. E veiram viaz
Sa mom bel tezaur platz
De cui es monferratz
On iois e pres sapaia
5 E sim soi tardatz
De lui vezer noil chaia

149

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167,18)

- I. De faire chanzo
Ai estat gran sazo
Per atendre razo
Qe fos plazens e gaia
5 Don ma fag ric do
Amors e taing qem plaia
Car conosc e sai
Qe bon atendre fai
Qem malgrat qe naia
10 Cela don non ai
Cor qe ia la prec mai
Ai trobat qim ten gai.

En tan pessar
 Qem voilh ochaisonar
 Qe la paors mesglaia
 10 Tant tem son cors car
 Qom non pot ben amar
 Leialment senz doptar.

150

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 9)

- I. Oi ia mais¹ nos sia guitz
 Lo vers deus iesus christz
 Car de fransa gent gaia
 Soi per lui partitz
 5 Ont ai estat noiritz
 Et onratz e seruitz
 Per soil prec nolh desplaia
 Seu men part marritz
 Ai gentils lemozis
 10 El vostre douz pais
 Lais de dousa compaignia
 Segniors e vezins
 E donnas ab prez fin
 Pros de gran cortesia
 15 Dont planc e languis
 E sospir noit e dia.
 II. E qals qe sial critz
 De remaner auzitz
 Ja nuls bens qem neschaia
 Ni rics locs aizitz
 5 Nom tenra nil conqitz
 Sauials vox complitz
 Capres calenda maia
 Non sia garnitz
 Del torn se dieus maizis
 10 O salui platz ma fiz

- En leial romania
 Lo tot li grazis
 Pero mans ioins aclis
 Prec ves sa segnoria
 15 Qels portz els chamis
 Nos adreis vas furia².
 III. Onratz es e grazitz
 Qi a deu non fail vitz³
 Car dieus vol e esaia
 Los pros els arditz
 5 E aqelz a chautitz
 E laissa los aunitz
 E lauol gent sauia
 Per qi es traitz
 A⁴ mal asis
 10 (p. 146) Con vos es tug
 [aucis
 Cauers e manentia.
 Vos tol paradis
 Cauars es c⁵ rezitz
 Tant qus far non poiria
 15 Cadieu abelis
 Per qe dieus vos desfia.
 IV. Oi iamaiz¹ es antecristz
 Al dan del mon aissitz
 Qe totz los⁶ bes sesmaia
 Ei⁷ mals es sailhitz
 5 Qels fals rics a saizitz
 & pres & endormitz
 Estachatz qels esglaia
 Els ten mortz e tristz
 Qel reis cui es paris
 10 Vol mai a sain daimis⁸
 O lai e normandia
 Conquerre esterlis
 Qe tot cant safadins
 Anz e te en balia
 15 Don pot be saber⁹
 Qaissi com deura sia.

¹ l.: Oimais — ² c. en.: suria — ³ c. en.: faillitz — ⁴ l.: A caitiu — ⁵ c. en.: e — ⁶ l.: los — ⁷ l.: El — ⁸ c. en.: denis — ⁹ l.: esser fis

- V. Er laissez los qiqitz
 Remazutz escarnitz
 & ab lobra veraia
 De bōnā araitz
 5 Sia per vos ¹ servitz
 Lo vens ² saintz esperitz
 Qi pregem nos atraia
 Als fals afortitz
 A dan dels sarrazins
 10 Si qen sia conqis
 Lo fains ³ locs e la via
 Fassa als pelegris
 Qe nes ⁴ tolc saladis
 Don la vergena pia
 15 Qe dieus benezis
 Nos sia guarentia.

151

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 53)

1. Si tot ai tarzat mon chan
 E nai fag trop lonc estatge
 Eras ai cor e talan
 Qentorn la perdes ⁵ damp-
 [natge
 5 Qeil bellam dreiz el matge ⁶
 Em diz qeil mostren chan-
 Lo ioi e la valor gran [tan
 Qem donet e lalegratge
 Lo iorn qem retenc baizan.
 II. Adoncs li stei tan deuan ⁷
 Mas iointas de bon coratge
 De genoillos em ploran
 Trom pres en son segno-
 [ratge
 5 Mais al prim li son ⁸ sal-
 [uatge

- Qar mauzei enardir tan
 Pois vi mon humil semblan
 E receup mon omenatge
 Car mi conoc ses enian.
 III. Amics can se vol partir
 De si donz fai gran enfanza
 Si tot nom vol acuellir
 Son prec a lencomensanza
 5 Camors sabriu e senanza
 Ab onrar e ab servir
 E qis vol de leis iauzir
 Sial de bella semblanza
 E sapela ⁹ amar e suffrir.
 IV. (p. 147) Mi donz am tant e
 Qe qi metes en egāza [dezir
 Vas leis tot cant on pot dir
 Nol penri en acordanza
 5 Qieu tan vires mesperansa
 Nin cangesson mei cossir
 Ni no voil esdeuenir
 Senes li senier de frāza
 Gardatz con voil qil mazir.
 V. Maintas sazoz sesdeue
 Qem pēs tant fort em cos-
 [sire
 Qieu non aug qi parl ab me
 Ni faz mas tremblar e frire
 5 E pos dieus non volc esire
 Anc en una sola re
 La beutat qil a en se
 El douz parlar el gen rire
 Ab qe ma mort em rete.
 VI. Tot ai per ma bona fe
 Conqis zo don sui iauzire
 E prec mi donz per merce
 Qe son cor de me non vire
 5 Car sos om e sos servire
 Soi eu iai ¹⁰ estat anc se
 E ades pueia e ve

¹ c. en: nos — ² c. en: vers — ³ c. en: sains — ⁴ l.: nos. — ⁵ l.: perdel —
⁶ l.: uiatge — ⁷ c. en: denan — ⁸ l.: fon — ⁹ l.: sapcha — ¹⁰ l.: s. et ai.

VI. Chanzonz vai ten dreit per
 [mon elian
 En monferrat, e dim al pros
 [marques
 Qem breu veirai lui el comte
 [de blos ¹
 Qar totz lor faigz son de
 [bella semblanza
 5 E digatz len leialmen ses
 [doptanza
 Qe mos conortz me ten² sai
 [tan gen
 Per queu estau qe nols vei
 [plus souen.

153

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 44* *)

I. Oi mais taing qe fassa pa-
 [rer
 Jauzens e desliures desmai
 Mon ric ioi ab ioios voler
 En un vers pos a mi donz
 [plai
 5 Qahora sai
 Qe cel qe a bon segnjor
 [sattrai
 Es de ric don iauzire
 Si sap esser bos sufrire
 Francs adreitz de tot be
 10 Aitals cun ad amor coue.
 II. Ja finz amics nos desesper
 De si donz si tot mal entrai
 Qe zo canc nō cuidei vezer
 Vei per domne al cor tan
 5 Qa penas sai [iai
 Qi fui ni quez soi tan bem
 [vai

Qe qant e mon cor cossire
 Jeu nom cug ni cre nim al-
 [bire
 Sieu foz cel qe sueil qai
 [en me
 10 Lo iois qi damor me ven.
 III. Qar amar ab sobretemer
 E genz seruir, ab cor verai
 Man aduit e man fait auer
 Un ric ioi iauzion queu ai
 5 De lei don sai
 Quel mon tam bella nom
 Quar qi fazia assire [estai
 La gensor dautra qes mire
 Pres de leis non parria re
 10 Qil anc beutat agues ab se.
 IV. (p. 149) Daiso trai garent
 [qieu dic uer
 Son bel ris e son bel cors
 [gai
 Ladreit parlar, el ric saber
 El esgart e sos bels oils rai
 5 De uer o sai
 Plus non aus dir ni nō dirai
 De sol aitan cre qeslire
 Poscom de tal o voil dire
 Qa sauer es lieu qi la ue
 10 Qe iois tan bella nō mante.
 V. Aram sforz pauc qar ai po-
 [der
 Pos tan rics iauzimēz mes-
 [chai
 De mon ioi celar ni tener
 Qar ades a totz nol retrai
 5 Mas car ieu sai
 Camors per descelar dechai
 E qaissiz pot hom iauzire
 Sai si mō cor escondire
 Qe ia lauzenjer denjan ple
 10 Nonsabrau conplus mi soue.

¹ l. : bles. — ² l. : veten. — * Voyez Zeitschr. f. r. Ph. I p. 388 note

Qen vos non sia merces
 Qel vostre cors ben apres
 5 Humil francs e debonaire
 Vei el ric pretz valent car
 El gent ris el douz parlar
 Joies ab gaia semblanza
 E car non trobatz eganza
 10 De beutat el mon ni par
 Aisom tira si el fre
 Em tol ardir em rete
 Qeu naus^s auz preiar de re.
 V. Qar maintas sazos maue
 Cab tota sach^s acordanza

³ *c. en* : tyhets — ⁴ *l.* : lac — ⁵ *l.* : trebaillam — ⁶ *l.* : desesperanza — ⁷ *c. en* : semblaizt — ⁸ *l.* : nous — ⁹ *l.* : fach

- Qe fagneran e diran tota
 [via
 Qu'il son leial e amon ses
 [bausia
 E pos chascüs es cubertz e
 [celatz
 5 E tricharan sai e lai vas totz
 [latz
 E las donnas on plus an
 [amadors
 E mais cuion com a pretz
 [lor o teigna
 Mas aitals bes cos couen
 [lur en veigna
 Ca chascuna es antra¹ e
 [lasenors²
 10 Pos .I. drutz³ qe pois dem
 [ailhors.
 III. Aissi com miels es en don-
 [na beutatz
 Gens acuellirs e auinens
 [coindi⁴
 E bels parlans pretz e douza
 [paria
 Aissi deu meils gardar ses
 [voluntatz
 5 Qe ren nō val cors de doas
 [meitatz
 Ni non es fins pos i veira
 [colors
 Cuna sola amors taing los
 [destreigna
 Non dic eu ges ca domna
 [descoueigna
 Som la preia ni a entende-
 [dors
 10 Mas ges non deu en dos
 [luecs far secors.
 IV. E sil plagues qel bels pla-
 [zers honratz
- Qē retenc gent e leial se-
 [gnoria
 Safranqis tant pos en al
 [sumelia
 Qem perdone aissi fora
 [faiatz⁵
 5 Vas leis con laus⁶ safin en
 [la fornatz
 E nom nogues paratges ni
 [ricors
 Qe seram tot del mal ni far
 [o deigna
 Aissi serai fis ses fals en-
 [tresseigna
 Con lo leonz⁷ angolfier de
 [las tors
 10 Can lac estort de los guer-
 [riers peiors.
 V. E saquest tortz dōna fos
 [perdonatz
 Passat agra la mar part
 [lombardia
 Mas non cuig far leialmen
 [romania
 Si non era uas uos adre-
 [churatz
 5 Sol per aisso deutz voler
 [la patz
 E car merces es en vos e
 [honors
 An ma chanzos. qe res non
 [la reteigna
 Preiar vos ai franchamen
 [qeus soueigna
 Ca gentils cors taing fran-
 [ches e douzors.
 10 E dieu perdonals bos per-
 [donadors.
 VI. (p. 152) Tant con regniet
 [leialment amistatz

¹ L. : anta — ² c. en : desenors — ³ c. en : deutz — ⁴ L. : coindia.⁵ c. en : taiatz, l. : finatz — ⁶ l. : laurs.

Fol segles bons e senes vi-
 [lania
 Mas pois qamors tornet en
 [tricharia
 Es dechazutze iouens abais-
 [satz
 5 Et ieu meteus pos dir voll
 [las vertatz
 Ai tant apres de fals drutz
 [trichadors
 Qe nō es dreitz qieu iamaiz
 [i reueignia
 Qe leis on iois e pretz e
 [beutatz regna
 Si con magues mal fag fug
 [de cors
 10 Qant mac garit. et enansat
 e sors.

156

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 39)

I. Mout a poignat amors en m;
 [delir
 Longas sazons. per qieu en
 [son clamanz
 Qen breu aura enviro de set
 [anz
 Qem fes amar. tant fort senes
 [mesura
 5 Lei on perdei mon ioi e ma
 [uentura
 Canc pois del cor nom poc
 [partir lafanz
 E sauia maint ben agut
 [enanz
 E main plazer don plaing
 [plus ma rancura

Qar mout es greus mala-
 [nansa souffrir
 10 Celui qe a maint ben veizat
 [iauzir.
 II. Forsatz sufri car no men
 [pueisc partir
 Ni non fora razos qe fiz
 [amanz
 Fos bas damor mentre ire
 [malananz
 Mas amors vol so per qamors
 [peiura
 5 [Qe¹ dreitz es com noi sega
 [dreitura]
 E dreitz qel sen apoderalz
 [talanz
 Mas ieu nō soi al seu dreit
 [contrastanz
 Qen autrafar semblera granz
 [tortura
 Qe cil qeu am pogues ma-
 [dreg aucir
 10 & eu ames cella qem fai lan-
 [guir.
 III. Damor fora mezura sens
 [faillir
 Qe no regnes maleza ni
 [enianz
 Anz couengra pos lo noms
 [es tan granz
 Qamors [a nom qamors] fos
 [fes² falsura
 5 Mas endreig mi es tan mal
 [e tan dura
 Car li soi finz humils e mer-
 [ceianz
 Qel nom damor es perdutz
 [al meu danz
 Qaissi nestai qe re nom³
 [meillura

¹ l.: Perge — ² c. en: ses — ³ l.: no mi.

Concelques uei en mieig del
[mar perir

10 E noi pot ni remaner ni
[essir.

IV. Non ai poder puesca mon
[dan fugir

Tan fort estauc en sauatie
[balanz

E ma domna car es belle
[prezanz

E sens merce non a de ma
[mort cura

5 Anz can la prec mi somon
[en¹ coniura

Qem lais de leis e pois ren
[noi enanz

Mielz mi fora qe segues sos
[comans

Mais non puesc ges qe vo-
[lers qe satura

E mon ferm cor e lamoros
[dezir

10 On pietz me fai lam fan plus
[abeillir.

V. (p. 153) Doncs per qo fatz
[car aizo vous auz dir

Pos retener non vol mi ni
[mos chanz

Vas mi meteis son traire e
[truanz

Gardatz si sui ben de folla
[natura

5 A ecien qe noi ai cobertura
Me fatz trop pietz qe la nom

[fai cent anz

E sil sieus cors be faitz e
[ben istanz

Nom vol amar ies tan gran
[forfaitura

Ni tangran tort non sai² can
[mo cosir

10 E³ ieu meteus. qe puin e
[men trair.

157

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 49)

I. Qan la fueilla sobre larbre
[sespar

E del soleil son esclarzit l
[raie

E li auzel si van enamorai
Lun pels autres e fan voutai

[e lai

5 E tot cant es sopleia va
[amori

Mas sola vos qes grieus pe
[conuertit

Bona domna per qeu plain
[e suspit

E vauc mieg mortz entre
[rire ploran

11. Anc mais nuls hom non trai
[tan grieu afar

Con ieu perleis mais leugie
[lo mi fai

Qe qant esgart son cors e
[son semblar

El douz parlar qe tan suat
[matrai

5 E li bel oil ab la fresca
[colora

Molt si saup gent beutatz
[en leis assir

Cant plus lesgart. plus le
[uei embellir

Dieus men don ben cance re
[non amei tan.

III. Tot iorn la vauc entrele
[meillors blasmar

¹ l.: em — ² c.en: fai — ³ l.: com.

- Et e mos ditz tot son afar
[abais
Peresproar de chascun sieu
[semblan
E per saber lo seu fin pretz
[verais
5 Sel es tengutz per tan bon
[entrellors
Mas trop en puese deman-
[dar. et auzir
Cadoncs naug tan a chascun
[de ben dir
Perqieu nai piegz de leis
[muer desiran.
IV. Aqest man mort fals ama-
[dors truan
Qi per un don damor si fon¹
[truep gais
E car ades tot lur voler
[non an
Il van disen. camors torn
[em bias
5 E dautres iois si fan deuina-
[dors
E car son mort cudon autre
[aucir
De mi vos dic qeu non men
[puese partir
Qel genser am ia...
- A cui non auz descubrir ni
[mostrar
5 Lo ben qeus ai don lan-
[guisc e sospire
E pos lamor nous auz mos-
[trar ni dire
Nil ben qeus voil greu auser
[enardir
Seus uolgues mal de mo mal
[cor a dire.
II. Al prim qieus vi domna ma-
[grobs qe fos
Per qamors tan ho meus fe-
[zes amar
Qe nom fosses tam bella ni¹
[tam pros
Ni saubesses tan auinent
[parlar
5 Caissim pasmei cant vos vi
[dels oils rire
Cuna douzors damor mi venc
[ferir
Al cor. qem fai si treblare
[fremir
Ca pauc denã nous mori de
[desire.
III. Adoncs parti destreitz e en-
[ueios
De vos dõna cui dezire tenc
[car
Sique anc pois sognier² ni
[poderos
No fui demi mas de mon cor
[celar
5 Perzo conosc camors mi vol
[aucire
E sieu per vos muer bes mes
[per vos a suffrir
Qen autre gien non poira³
[morir

158

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 37)

- I. (p. 154) Mon cor e mi e mas
[bonas chanzos
E tot cant sai dauinen dir ni
[far
Conosc qe tenc bona dona
[de vos

¹ l.: fan. — ² l.: segnier — ³ l.: poiria.

- Tan dousamen ni ab tan bel
[martire.
- IV. Ai coma traig mos finz cors
[amoros
Canc mais non fon leus a
[enamorar
Entro qeus vi domna don ia
[sazons
Non eug sia qieus auz merce
[clamar
- 5 Ni vos nō platz conoisser
[mon consire
Pero 'saber podetz leu mon
[dezir
Qieu ai de vos. ab maint
[cortes sospir
Qem vezes far. can vos vei
nius remire.
- V. Tot cant macort en un mes
[o en dos
De cal guizaus vengues gen-
[seigz pregar
Mublīt can vei vostras bel-
[las faizōs
Qe no men pot souenir. ni
[membrar
- 5 Tant can vos vei soi del ve-
[zer iauzire
E can men part son en aital
[consire
Qe re non puesc la nueig el
[leig durmir
Ni sai als far mas plaighen
[volu em vire.
- VI. Domna lafanz el cossirs mes
[tan bos
Con plus en pens e mais en
[voil pensar
E ai ab me maintas ves cō-
[paighnos
Qeu volria mais tot soletz
[estar
- 5 Aitan mi platz cant mi penz
[ni malbire
La gran valor. mai aqi eus
[madir
En ver car sai qe nous aus
[descubrir
So don mer mais totz temps
[esser suffrire.

E. STENGEL.

(A suivre.)

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI^e SIÈCLE

(*Suite*)

CANTO DECIMO

- F° 110 v°** 1. La gelosia è una spietata rabbia
Che consuma altrui l'ossa et nervi et polpa,
Et convien ch'un geloso mai sempre habbia
Una febre che 'l scarna, smembra et spolpa.
Non fu mai mollesta acuta scabbia
Quanto è la gelosia, che senza colpa
D'infamia un huom non lascia nè mai lieto
Lo rende, anzi lo fa sempre inquieto.
2. Amor da gelosia è differente,
Però ch' Amor è passion naturale
E una virtù che vien nel cor sovente,
Non come il vulgo da pungente strale ;
Ma chi la gelosia dentro al cor sente,
Sente espressa pazzia perpetuo male,
Nè vien da Amor la troppa gelosia,
Ma da humor malinconico et pazzia.
3. Ciò che l'huom fa che sia fuor di ragione
E ll'è infamia, disnor, danno et vergogna,
Perchè la gelosia è openione
Ch'altri se arecan più che non bisogna,
Et non è ragionevole passione
Ch'occide la ragione et sempre agogna
Super quel che non lece, et saper crede
Quello che la ragion non le concede.

4. La gelosia di due cose fa guerra
 Nel petto human, ciò è di donna et regno :
 Se quella prima in human cor si serra,
 D'una estrema pazzia è vero segno ;
 In qualche cosa men la seconda erra,
 Massimo quando ha di ragion disegno,
 Come hor di Stordillano ella il cor prieme
 Che non senza cagion del regno teme.
5. Sa questo re che 'l sir di Montalbano
 È palladin di Carlo, et che nimico
 Quello è di Moro, di Turco et Marano,
 Et questo in casa hor se le mostra amico,
 Nè ben si pu[ò] scruttar il cor humano
 Che non si vede se egli è retto o oblico ;
 Però non senza gra[n] cagion si muove,
 Per quanto parli haver suspicion nuove.
- [F° 111 r°] 6. Et così manda per soi capitani
 Et per gli amici consilier sua fidi,
 Et apre a loro i suoi pensier estrani,
 Dicendoli: « Non so com' io mi fidi.
 In casa ho dui più valenti christiani
 Che la Fortuna sopra terra guidi:
 Uno è Rynaldo et quel altro è Guerrino,
 Che è conosciuto in Gretia per Meschino.
7. Noto è Rinaldo a [o]gnun per sua prudezza,
 Di chi più dir chi el sia non è mestieri;
 Ma quel Guerin, che infra i Greci s'apprezza,
 Magnanimo è fra tutti i cavallieri,
 Et Finidaro e i suoi figlioli sprezza,
 Che son di pagania questi guerrieri
 I primi et più potenti ch'habia il mo[n]do,
 Et pur Guerin gli ha posti tutti al fondo.
8. Vinse la giostra grande et vinse, poi
 Che di quell' hebbe il pregio per battaglia,
 Di Finadoro i figli, grandi heroi,
 E in Siria poi li diede altra travaglia,
 Et li schernì di modo che a di suoi
 Non rilevar più testa, e hor si travaglia
 Con Rinaldo, o signor, come vedete,
 Sì valorosamente, et visto havete.

9. Vorrei mi consigliasti, che 'l timore
Sovente lieva altrui di buon consiglio;
Et ben mirate al mio regale honore
Sopra del qual sol vosco mi consiglio,
Perchè la fe ch'è in voi col grande amore
Fa ch'io vi manifesto il mio periglio.
Dubbio ho del regno mio, dubbio ho di vui,
Essendo questi dua guerrier fra nui.
10. Pur, perchè l'un dei dua che fu Rynaldo
Liberò la mia nuora Fiordispina
Dalle rie mani di quel rio rubaldo,
Degno è d'honor da me, non di ruina;
Vorrei possendo dimostrarmi caldo
In honorarlo, finch' egli camina,
Ma ben vorrei che presto la sua via
Prendesse et l'altro seco in compagnia. »
- 7^o 111 v^o] 11. Benchè 'l figliuol del re non sia chiamato
Ch'egli habia a dir in questo concistoro
Il suo parer, quel che 'l padre ha narrato
Apertamente enteso ha Zenodoro,
Perchè non s'era in letto ancor corcato,
Come pensava il padre barbasoro:
Perch' havea dubbio, stava molto attento
Che Rynaldo non pata detrimento.
12. Però in la sala, ov' eran ragunati
Il re, li capitani et consiglieri,
Entrato Zenodoro, et, salutati
Che gli hebbe tutti, disse: « O cavallieri,
Et vo' altri vechi da padri honorati,
Non consegliate contra i dua guerrieri
Cosa che sia contraria a l'honor regio,
Ch'io in faccia comportar non vuo' tal fregio.
13. Non può Rynaldo et, se potesse ancora,
Non è per far al nostro regno oltraggio,
Che la presentia sua degna et decora
Dimostra lui non haver personaggio,
Se non far cosa degna, perchè honora
Questi ciascun come prudente et saggio,
Tal che merita honor perpetuo et degno,
Perch' egli è gratia pur del nostro regno.

14. E se qualch'uno ardisce contradire,
 Fuora che il padre mio, vuo' sostenere
 Che Rynaldo d'Amone è nobil sire
 Sopra ogni altro campion che habia potere
 Di armi et di stato o di supremo ardire,
 Et manterò le mie parole vere
 A ognun, benchè Rynaldo è huomo tale
 Ch' a rispondere a ognun con l'armi vale.

15. Et volesse Maccon che de' sua pari
 Fusse fra nui qualche legiadra coppia,
 Ch'oggidì son nel mondo tanti rari
 Perchè Granata in sin' a l'Etioppia
 Potrebbe il regno con pochi danari
 Forsi ampliar, ma di tai n'è sì inoppia
 Fra nui, che sempre havrem pavido il core
 Quando huomo ariva qui d'alto valore.

[F° 112r°] 16. Questa è la causa che'l mio padre teme,
 Non già che di temer habia cagione.
 Se gelosia del regno il cor le preme,
 Se contra questi ha mala openione,
 Altro non è se non che vosco insieme
 Non vede a lor simile alcun campione,
 Alcun campion che forsi el liberasse
 Quando contra di lui si machinasse.

17. So che Rinaldo ad una sol richiesta
 Nostra sarebbe sempre difensore
 Di questo regno, et empisi la testa
 Chi vuol di sogni, perchè 'l suo gentil core
 Non può pensar a cosa dishonesta,
 Rynaldo che sol prezza fama e honore.
 Pur consiglì ciascun quanto li piace,
 Ma non con guerra, possendo haver pace. »

18. Turbossi Stordilan della proposta
 Che fece Zenodoro a quei baroni,
 Però ch' alcun non voulse far risposta
 Nè consigliar contra li duoi campioni,
 Ma uno al dir Zenodoro s'accosta
 Prorumpendo la lingua in tai sermoni:
 « Sacra Corona, non si vuol cercare
 Quello ch'altrui non brama di trovare.

19. Chi cerca il mal ne truova in abondanza
Spesso più che non vuole, et però dico :
Doppo che 'l sir Rynaldo in vostra stanza
Ricolto havete come caro amico,
Mancarle de l' honor fia tracotanza
Et di benevol far crudel nemico,
Massimamente che obrigo l'havemo
Vosco ancor nui come chiaro sapemo.
20. Argeste già turbava tutto il regno
Et consumava nui con spesse prede,
Ma solo questo cavallier fu degno
Fermarle il crudo et formidabil piede.
Abbassato hállo et fatto star al segno,
Come di ciò fa Fiordispina fede
Et n' havem visto esperienza chiara
Che questo huomo è d'una virtù preclara.
- F° 112 v°** 21. Però, sacra Corona, non è honesto
Non seguir il triomfo cominciato,
Perchè non cominciarlo così presto
Meglio assai fora ch' hor sia intralasciato ;
E, quando che 'l re Carlo intenda questo,
Forsi che et egli ne sarà turbato,
Et lecita cagione havrà di farvi
Oltraggio, et forsi non potrete aitarvi.
22. Che non potrete vo' allegar ragione
Per qual deviate al cavallier mancare,
Et, se allegaste la suspitione,
Bisogna che sia giusto il suspettare ;
Et chi si muove per openione,
Non la possendo in publico pruovare,
Sempre havrà torto et serrà condannato
Per indiscreto, neghitoso e ingrato. »
23. Vuol Stordilan che parta Zenodoro
Che più nel consiliar libero sia
Ciascun. Pa[r]tesi et lascia il concistoro
Tutto in bisbiglio e alcun non è che dia
Parer qual voria il re, di tutti loro,
Tale ch' egli n' ha al cor malenconia,
Et dice : « Hor dichì ognun senza rispetto
Tutta la openio[ne] che chiude in petto. »

24. Partito Zenodor ne va a Rynaldo
 Et a Guerrino et fa quegli uscir fuore,
 Mostrandosi in amarli tanto caldo
 Quanto altri mai chiudesse in petto amore.
 Sta Stordilano nel pensier suo saldo,
 Voria il parer d'altrui com' ha nel core,
 Et pur comanda si consigli, et dice
 El parer che gli ha dato Doralice.

25. Sta quasi ognun insensato e folle,
 Temon del vechio re, temon del figlio.
 Mal volontier l'altrui peso si tolle
 Alcun, che portarlo è talhor periglio.
 Fa il muto ognun, il re la voce estolle,
 Et dimostra turbato haver il ciglio.
 Nisciun fa motto, il re di dir non cala,
 Et Zenodor coi duoi ne viene in sala.

[F° 113r°] 26. Era il figliuol d'Amon tanto eloquente
 Che un Demostene pare o un Cicerone,
 Et Guerin altresì saggio et prudente
 In la favella, in ogni sua actione.
 Si ammira il re del loro entrar repente.
 Pur a dir cominciò il figliuol d'Amon,
 Pria salutando il re, poi gli altri insieme :
 « Discacciate il timor che 'l cor vi prieme.

27. Cupidigia di regno et men d'impero
 Non mi tormenta et non mi affligge il petto.
 Combatto per il giusto et per il vero,
 Che de aquistar l'altrui non mi diletto.
 Non so mostrare il bianco per il nero,
 Nè muovi che a Carlo i' sia soggetto
 Over christiano, perchè i' non farei
 Ad altri quel che per me non vorrei.

28. Per trarvi fuor d'ogni sospetto rio,
 Come finito havrò l'abbattimento
 Con questo altro campion, come devo io,
 Se 'l mio Jesù vorrà, con salvamento,
 Deliberato ho di seguire il mio
 Viaggio et Stordilan lasciar contento
 In el suo regno et favorirlo ogni hora
 Ch'io sarà chiesto et contra Carlo ancora.

29. Et questo dico, quando si movesse
 O Carlo o altro re senza ragione
 Contra di voi, o assedio vi ponesse,
 Non havendo ei più che giusta cagione,
 Non vi pensate che le man tenesse
 Senza oprarle per voi il figliu[o] d'Amone,
 Ch' io vi farrei veder ch'io porto amore
 A voi e a Zenodor con tutto il core. »
30. Similmente il bon Guerrin si offerse
 Che possendo truovar il suo legniaggio,
 Se ben fu[s]se di là dove il re Xerse
 Tenne l'impero, ancorchè qualche oltraggio
 Gle n'avenesse et Zenodoro per se
 Mandasse, prender subito il viaggio
 Per venirle in favor, per darle aita,
 Et bisognando poi puorvi la vita.
- [F° 113 v°] 31. Sodisfecero al re tanto i guerrieri
 Col saggio dir, con le lor grate offerte,
 Che ne restò ammirato, e i consiglieri
 Di Zenodoro le parole esperte
 Cognobbero efficaci, e i cavallieri
 Lodoron tutti, e il re le sue coperte
 Oppenion disse et che deliberato
 Havea farli prigion senza peccato.
32. Poi perdon chiese lor con grande istanza
 Ingenochiato ai piè delli campioni,
 Et li prego che seco in la sua stanza
 Stessero sempre et gran provisioni
 Offerse loro et del far amistanza
 Li priega, et mostra lor per più ragioni
 Che 'l debbon far, essendo lor christiani
 Ridotti nelle forze de' pagani.
33. Et perchè eran dui cavallier che paro
 Nel mondo non havean nè haver men ponno,
 Compagni essendo l'uno et l'altro caro
 Di o[gni] gra[n] regno di esser degno donno,
 Non volle Stordilano essere avaro
 Del bon consiglio a lor; ma, perchè sonno
 Haveva quasi tutta quella torma,
 Le dà licentia acìo che ognun se adorma.

34. Così partiti tutti i terrazzani,
 Restano sopra modo i re contenti,
 Et Doralice delli dua christiani
 Che odito haveva tutti i parlamenti,
 Ne resta lieta, che i pensier estrani
 Del padre vede tutti esser già spenti.
 Vannosi tutti quanti a riposare
 Per fin chè 'l chiaro giorno in terra appare.

35. Dorme ciascuno, ma Rinaldo solo
 Della fede campion seco rivolge
 Come trar possa da l'eterno duolo
 Il gentil Zenodoro, et si risolve,
 Prima ch' ei parta del Granatin suolo,
 Scuoterli la maligna infida polve
 Di quella setta et ridrizzarlo al cielo,
 Levandogli dagli ochi il scuro velo.

[F° 114r°] 36. Et con questo pensier lassa le piume
 Sovra le quai si riposava armato;
 Gli ochi et la mente alzando al sacro nume,
 Col cor divoto in terra ingenochiato,
 Priega Jesu che de l'eterno lume
 Habia al suo Zenodor tanto donato
 Quanto basta alustrar la oscura mente
 Acìò ei conosca quanto è Idio possente.

37. Et poi sugg[i]unse orando : « O Redentore,
 Che per salvar il peccator volesti
 Prendere humana carne, per l'amore
 Ch' a l'huon fatto a tua imagin sempre havesti,
 Non indurar di Zenodoro il core;
 Poichè la propria tua vita ponesti
 Sol per salvare la natura humana,
 Non sia per Zenodor tua morte vana. »

38. Stava Guerrin sul letto, come huon lasso,
 Alquanto sonolento, et pur s'accorge
 Del bon Rynaldo ingenocchiato al basso,
 Ch' al Salvator per Zenodoro porge
 Humile prece, che non era casso
 In lui l'amor che dal ciel sempre sorge
 In chi ha timor di Dio, in chi li crede,
 Sempre operando in ben come ha la fede.

39. Se con Rynaldo la quistione incetta
Può terminar con qualche sua salute,
Et che la vita non le sia intercetta
Avante l'hore dal ciel constitut[e],
Et liberarsi da la maladetta
Amazzonica accerba servitude,
Di Galitia Guerin pensa la strada
Dai ladri liberar con la sua spada.
40. Non si odiano i guerrier ma da fratelli
S'amano, bench' habin la pugna insieme;
Li statuti Amazzonici aspre et felli
Sforzan G[u]erino et di Rynaldo prieme
Il cor debito honor, però che delli
Materia il giganteo malvagio seme
Di questo pugna, et però si levoro
Che 'l giorno è chiaro et chiaman Zenodoro.
41. Per diffinire la lor lite orrenda
Fanno presto insellar ambi i destrieri,
Et i publichi araldi fan se intenda
Per tutta la città come i dui fieri
Campion terminar voglion la stupenda
Battaglia lor; ma Zenodor gli altieri
Combattitori di pace richiede
Fra loro, ma nisc[i]un ciò le concede.
- F° 114 v°** 42. Dicea Rynaldo: « il mio devuto honore
Questo non vuol », e il simile Guerin,
Perchè « il pergiuro è troppo grave [e]rrore,
Dove ch' io caderei col capo chino. »
Lievasi il vecchio re, che ode il romore
Che fan gli araldi, et con alto latino
Cerca sedar questa battaglia loro
Insien con Doralice et Zenodoro.
43. Di[c]eva il re: « Qualunche di voi pere,
Un dei forti campion di vostra fede
Morrà, lasciando le sue forze altiere
Per man pur di christiano, et nol concede
Questo la vostra legge, se son vere
Vostre Scritture, et però vi si chiede
Il far pace fra vui, che grande aquisto
Voi ne farete apresso il vostro Christo.

44. Se è vero quel che è scritto in lo Evangelo
 Che per legge tenete voi, christiani,
 Il vostro Christo sol promette il cielo
 A chi perdona et delli error suoi vani
 Si pente et torna a lui con puro zelo,
 Ma quei che contra fan come prophani
 Son rifiutati; et io però vi chieggio
 Non vi perdiате lo celeste seggio;
45. Non vi perdiате lo celeste seggio
 Per un fumo di honor ch'è pur mortale.
 Egli è grande pazzia, s'io non vaneggio,
 Perdere il ben celeste et immortale,
 Un ben che dura sempr[e] et sempre è egreggio,
 Per un error caduco vero et frale;
 E una espressa pazzia, un duolo eterno
 È un acquistarsi d'un perpetuo inferno.
46. Et tu, Guerin, per dir che 'l giuramento
 Del vendicar una persona morta
 Te astringe de finir l'abbattimento,
 Questo la vostra legge non comporta,
 Et non è buon nè efficace argomento
 Di non far pace, perchè non supporta
 Ration ch'un giuri contra la sua legge,
 Anzi ella lo condanna et lo coregge.»
47. Non può riposta dare a Stordilano
 Rynaldo et men Guerin, perchè il ver dice.
 Onde se alegra il sir de Montalbano,
 Che ciò conosca il re della felice
 Et diva gloria, et che essendo pagano
 Sapia il Vangel sì ben di Doralice
 Il vecchio padre, imperò ch'egli spera
 Farlo capace della fede vera.
- [F° 115r°] 48. Ma non però le cede nel far pace
 Col pro Guerin, dicendo: «I' non vi niego
 Ch' a l'[e]terno mottor vien contumace
 Chi non dà pace, et io il Vangelio allego
 Ch' al superno signor assai dispiace
 Chi non seguita l'opra, et però sego
 Combatter per il vero et per il dritto
 Qual si deve seguir, sì come è scritto.»

49. Guerrin dice anco : « Poichè uno ha giurato,
 Non dee mancar, che 'l giuramento è un voto.
 O che sia Turco o Moro o battezzato,
 Pur che le sia lo eterno nume noto,
 Quanto ha promesso servir è obligato »
¹
 Le quai parole odendo Doralice
 Con licentia del padre così dice :
50. « Son sì dubbiose le battaglie in terra
 Et incerto il suo fin, ch' i' lodarei
 Che con pace terminaste la guerra,
 Cosa più grata alli [im]mortali Dei.
 Se spesso sdegno in l'human cor si serra,
 Non si portan però tutti i trophei
 Nè glorie eterne delli abattimenti,
 Che spesso ambi i guerrier si veggon spenti.
51. Voi sete homin da ben amendui in l'armi,
 Voi forti cavallier, voi saggi heroi,
 Ma chi sa qual di voi l'altro disarmi,
 Pari essendo in fortezza ? i favor soi
 Cui presta il ciel, chi vuol hoggi accertarmi,
 Essendo incerta la fortuna ? et, poi
 Che un corpo morto havrete combattuto,
 Chi merto vi darà ? qual fia il tributo ?
52. Se combatte un per generosa Diva,
 O che perda o che vinca per ragione,
 Quella è tenuta amarlo finchè viva ;
 Ma se un pei morti fa qualche quistione,
 Chi l'amarà ? O chi una loda viva
 Mai le darà condegna fra persone
 D'alto valor ? per certo è gran pazzia
 Combattere per un che morto sia.
53. Se guidardore alcun se n'aspettasse
 O da figli o parenti di colei,
 Che per la sua superbia morta stasse,
 Che combateste, ancor vi essortarei.
 Sì efficace ragion me s'assegnasse
 Che far ciò si dovesse, i' tacerei ;
 Ma il vostro giuramento et vostro honore
 Voler in ciò servir mi pare [errore].

¹ L'octave n'a que sept vers, et rime et sens indiquent que c'est le sixième qui a été omis.

- [F° 115 v°] 54. Già come il padre mio vi disse dianzi,
 Un giuramento contra legge fatto
 Non dee servarsi nè mandarsi inanzi,
 Essendo contra el debito contratto.
 Più presso è da cassarsi vi dico, anzi
 Far devesi che si' al tutto disfatto,
 Ch' è romper quel ch' è d'huomo, minor male
 Assai, che quel che vien da Dio immortale.
55. Da Dio vien vostra legge et pur Dio
 Il vostro Christo come confessate;
 El giuramento vien da l'huom ch' è rio,
 Nè si vuol far per cose disperate,
 Perchè servar non puossi al parer mio,
 Massimamente con person' ingrata.
 Servar volendo questo giuramento
 Farete a vostra legge detrimento.
56. Se 'l Turco, il Moro, l'Arabo, il pagano
 Che la legge ha del nostro Macometto,
 Offende in qualche cosa l'Alcorano,
 Non lo tenemo in la legge perfetto.
 Cozi credo che faccia del christiano
 Il vostro Christo, che di Dio diletto
 Figliuol tenete, et imperò, vi dico,
 Chi legge rompe al suo Dio non è amico.
57. Come possete voi Christian chiamarvi,
 Se non servate vostra legge intera,
 E volete ne l'armi ripruovarvi
 Con battaglia crudel, spietata et fera,
 Ricercando a voi istessi morte darvi,
 Contra quel che da voi la legge spera.
 Comprimer pur devresti che si offende
 Da vo'il ben sommo che da voi si attende.
58. Io vi darò un consiglio, se vi pare,
 Bench' io femina sia, che sarà buono. »
 Cui disse[ro]: « Seguita il tuo parlare. »
 Ella seguendo disse: « A voi perdono
 Chieggio se troppo lungo il ragionare
 Mio vi molesta, che farvi altro duono
 Non so che risvegliarvi della pace
 Che in cielo a Dio e in terra a l'huomo piace.

59. Armian dui altri nostri cavallieri
 Con le vostre armi et coi cavalli vostri
 Segretamente et parimente altieri,
 Et un nimico a l'altro si dimostri.
 Quel che di Guerin porta i segni veri
 Al dassezzo si renda, et poi dai nostri
 Confin si partan come perditori
 I cento cavallier che son di fuori. »

F° 116r^o] 60. Sorridendo Rynaldo le respuse:
 « Questo non è di cavallier costume.
 Troppo brutte sarian le nostre scuse.
 Et volendo offuscare il nostro lume,
 Non veggio che lo error doppoi ci scuse
 Dalla vergogna et nostra fama alume.
 Noi non combatteren come nemici,
 Ma sì ben come [di] virtude amici. »

61. Et così ancor Guerrino afferma; e ai regi
 Chiegon licentia di seguir la impresa,
 Quai non disdicono ai campioni egregi,
 Benchè tal cosa a ciascun di lor pesa;
 Et certi vin soavi di gran pregi
 Et confetion vengono alla distesa,
 Et fanno colation ambi dua insieme,
 Ma Fiordispina di tal cosa geme.

62. Et quanto puote al socer che lor vieti
 Tal cosa supplicando fa gran prece,
 Con dir che non saranno mai più lieti
 I re, se muor Rynaldo a quella vece;
 Et che conoscan come sir discreti
 Di quanto a loro inverso el campion lece.
 Cu' il socero risponde: « Non conviene
 Al re disdir che honor non gliene adviene. »

63. Si manda a dir ai cento che son fuori
 Che si ritruovin nella piazza, dove
 Truovar si debbon li combattitori
 A dimostrar le loro ardite pruove.
 Fannosi palchi intorno et corridori,
 Che la gente veder possa le nuove
 Contese et lutte, et son per le regine
 Luoghi alti e i bassi per le Granatine.

64. Armasi Zenodor di tutto punto
 Et seco vuol dugento cavallieri
 Simial armati, e in quel medesmo punto
 Quattro cento pedon con li suoi alferi
 Fa in piazza comparir, che non fia punto
 Rynaldo forsi dai cento guerrieri
 A l'improvviso, che non sa lor mente
 Nè li costumi della esterna gente.

65. Fassi la piazza o veramente il campo
 Fuori della città sol mezzo miglio,
 Et acompagna Zenodoro al campo
 Ambi i guerrier; e il padre doppo il figlio
 Ne va con le Regine inverso el campo,
 Et seco huomini mena di consiglio.
 Entrano in campo i dua guerrier insieme
 Per corre i frutti del suo antico seme.

[F° 116 v°] 66. Et scavalcati amenduo in piana terra
 Ingenochiati drizzan gli ochi al cielo.
 Disse Rynaldo: « O Dio, che cielo et terra
 Fondasti et l'huomo con pietoso zelo
 A tua imagin facesti et pur di terra,
 L'alma coprendo col corporeo velo,
 Deh, fa, Signor, l'abbatimento nostro
 Non privi nui del celeste chiostro !

67. Se la pietà ti astringe il tuo figliuolo
 Quà giù mandare per redimer l'huomo,
 Ch' in perpetuo devea con stento et duolo
 Pagar la pena del vietato pomo,
 O plasmator in ciel trino et un solo,
 Habii quà giù pietà di nui, sì como
 Del ladro havesti et non per sua virtute,
 Et presta a l'alme nostre al fin salute.

68. Tu sol, Signor, conosci il cor humano,
 Nè altro che tu di quel può dar giuditio.
 Peccator son, tu 'l sai, sollo io ch'in vano
 Ho speso il tempo fuor del tuo servitio,
 Et qual fedel et perfetto christiano
 Io non ho usato il mio debito uffitio.
 Però, Signor, perdonami ogni errore,
 Ch'i' son contrito et humile nel core. »

69. Dicea Guerrin: « Signor del paradiso
Che 'l ciel creasti et ciascun elemento,
Per tua pietà non far ch' io sia diviso
Dal tuo celeste et santo pavimento,
Quando sarà il mio mortal corpo ucciso,
Presta a questa alma uscir del gran tormento,
Onde usci già lo imperador Traiano
Per l'alta prece del Pastor Romano.

70. Tu sai che non combatto hora per boria,
Ma sol combatto per servar la fede.
Però non mi privar della tua gloria,
Non mi far de l'eterno danno herede,
Habii del tuo figliuol ferma memoria
Che col suo sangue vuol salvar chi crede.
Tu sai ch' io credo et ch' io son battezzato,
Sì che non mi privar del tuo bel stato. »

[F° 117 r°] 71. Surser doppo la brieve oration loro,
Chiedendosi l'un l'altro humil perdono,
Et quai fratelli in bocca si basciaro,
Di che s'ammira Zenodoro il buono;
Et, poich' in sella ambi saliti fuoro,
Gli araldi con le trombe diero il suono,
E i cavallier si vennero a iscontrare
Con due gran lance ch' ivi fer portare.

72. Eran le lance sì nervute et grosse
Che nulla se ne ruppe al primo tratto,
Ma furon sì crudeli le percosse
Ch' ambi i corsier si affisero di fatto.
Nullo dei cavallier punto si scosse
Di sella, ma s'amiran di questo atto
L'uno de l'altro et massime Rynaldo
Che stia quel giovinetto in gli arcion saldo.

73. S'arrizzano i cavai, tornano al segno
A rifferirsi l'uno et l'altro sire,
Et ciascheduno fa fermo disegno
L'uno in la testa de l'altro ferire.
Fa lo strumento suo l'araldo pregno
Di fiato acìò che 'l suon si habia ad odire.
L'uno et l'altro campion punge il cavallo
Et vanosi a scontrar senza intervallo.

74. Si ferero i guerrier ambi alle teste,
 Ma ciaschedun loro elmo è tanto fino
 Che segno non le fanno ambedue queste
 Lance, nè il sir Rynaldo nè Guerrino
 Punto si piega o errolla, et par che reste
 Ciascun qual sasso immoto; e il palladino
 Si ammira forte che un sì giovinetto
 Sia sì gagliardo et l'elmo sì perfetto.

75. Sa quanto val quel elmo ch' egli porta,
 Che già fu di Mambrin, ma non sa quanto
 Vaglia quel di Guerrin, nè che l'accorta
 Sefferra già il facesse per incanto
 Far a Vulcan, et poich' ella fu morta
 Come odirete forse a un altro canto,
 Alle man pervenisse di Guerrino
 Nel tempo ch' egli fu detto Mesquino.

[F° 117 v°] 76. Ruper negli elmi i cavallier le lance.
 A l'uno et a l'altro in man l'altre si danno
 Et van sì uguali et giuste le billance
 Ch' a tutti i spettator gran stuppor danno;
 Et tornansi a ferrir ambi alle pance,
 Et qual le prime le seconde fanno
 Ch' in pezzi vanno et fu veduto un stelo
 Che per iudicio altrui sali nel cielo.

77. Fu lo stelo osservato da un che 'l vanto
 Di veder lungi a l'aquila ha simile,
 Nè in giuso ritornò quel fine a tanto
 Che la giostra durò sempre virile,
 Et doppio visto fu venir con quanto
 Nel corso ha di prestezza il Gange o il Nyle,
 Et, quando cade giù, tutto si serra
 Per gran furor dentro la dura terra.

78. In questo mezzo che 'l troncon giò in alto,
 Più de altre dieci lance furon rotte,
 Et accresceva ogni hor fra lor l'assalto.
 Sentiansi ogn' hora ribombar le botte.
 Non fu mai fera in qualche alpestro salto
 Coi cacciattor da dirupate grotte
 Cacciata, nè con impeto et furore
 Qual questi orsa voltosse al cacciatore.

79. Non potean più i campion, non più i destrier

Lancia portar nè correr per la polve.
Sudano sotto l'armi i cavallieri,
In sudor il cavallo si rissolve
Di Guerino et di l'altro, et i regi altieri
Voglion che faccian triegua, et poi si solve
La quistion lor dopoi certo intervallo,
Et che si muti ognun di lor cavallo.

80. Si fa triegua fra lor sol per mezza hora,

Presta lor Zenodor du' altri cavalli
Et quanto puote i cavallieri honora :
Con confetione et ber di sua man dalli.
Il vechio padre similmente ancora
Honor et riverenza immensa fàlli,
Et Doralice mostra gentilezza
Che 'l volto asciuga lor con tenerezza.

81. Rifrescati i guerrier, senza staffare

Il piè, salta Guerrin sopra gli arcioni
Del dato a lui destrier, poi si fa dare
La mazza ai suoi legata, et con i sproni
Punge il destriere et fallo maneggiare
Per pruovar s'è del numero de' buoni.
Conchiudon con le spade in man pruovarsi
Et con le mazze po' al dassezzo darsi.

[F° 118 r°] 82. La spada di Guerino era incantata,

Incantato ha l'usbergo et la corazza
Et ne l'acqua di Stige temperata.
Similmente il bel elmo et la mazza
Et tutta la sua persona era fatata,
Eccetto il manco piede, et fu di razza
Regia come udirete in altro luoco,
Ch' or son sforzato di lassarlo un poco.

83. Vuo' lassarvi Guerrin, lasciar Rynaldo,

Che faccian con le spade il lor dovere
Et mostrarsi ciascun negli arcion saldo,
Et ritornare alle prudezze altiere
Del re Cyrcasso che quel stuol ribaldo
Di Sarpedonte con sua forza fere
Quanto più puote, et dà lor tanta briga;
Pur vincer senza aiuto in van fatiga.

84. Vi dissi già che 'l conte havea promesso
 A lui non aiutarlo, che havea chiesto
 Che sol combatter le fusse concesso
 Con tutto il stuol, benchè ciò malhonesto
 Al conte par, et però non se è messo
 Aiutarlo, per ben che assai molesto
 Le sia veder quel re combatter solo
 Con quel maligno e esorbitante stuolo.

85. Parle vergogna di tener a mente
 Et vergogna d'entrar nella batt[a]glia,
 Ma quando vede scender quella gente,
 Che già dissi coperta a piastra et maglia,
 Manda il satiro ardito prestamente
 A dir al re che tanto se travaglia,
 Se vuol ch'egli entri a darle ormai soccorso.
 Risponde: « Non », et fa qual ferito orso.

86. Fa come un orso contra a quei latroni
 Tagliando mani, gambe, braccia et teste,
 Et qual stordito gitta fuor d'arcioni
 Tanto ha le mani poderose et preste,
 Dietro li scappan di certi burroni
 Alcune genti che li fur moleste,
 Et fanli tanta guerra et dietro e inanzi
 Che seco par che 'l re poco più avanzi.

87. Se accordarono al corso quattro insieme
 Con quattro lance adosso a Sacripante,
 Et quanto ognun più può tanto più prieme
 Contra quel re ; però il signor d'Anglante
 Della promessa che le fece geme
 Dubbiando della morte d'un prestante
 Et genero[so] re gran cavalliero,
 Ch' a suo dispetto è fatto prigioniero.

[F° 118 v°] 88. Vedendo il conte il re delli Cyrassai
 Esser prigione da color menato
 Inverso Riocastello, più non stassi
 Cheto, ma suona il suo corno pregiato,
 Che fa affretare a Brigliadoro i passi,
 In man prendendo il brando infuriato.
 Fa che 'l Fauno stia in guardia, et poi richiede
 Tutti quegli a battaglia ch'egli vede.

89. Menano pria il prigion dentro al castello
Ch'a loro era vicino, et doppo riede
La turba et dice a questo nuovo augello :
« Qual se apparecchia darsi in nove prede
Ha fatto con quel corno un suon sì bello
Che fa della bontà del corno fede.
Havren il corno et chi 'l suonò con esso,
Poi per piacere il sonaren nui spesso. »
90. Quando Orlando tornar vede costoro
S'alegra, et strenge in pugno Durrindana,
Et doppo punge il fianco a Briigliadoro,
Et dice : « Or quà venite, gente strana. »
Al sir si rappresenta un brutto Moro
Che cavalcava una morella alfana ;
Era costui dei più gagliardi che ivi
Rimaso fussi infra quegli altri vivi.
91. Di cento ben quaranta occisi havea
Con la sua mano il re di Circassia,
E tutta questa compagnia teneva
Quel Moro in capitan che signoria
Haveva et egli, ma non possedeva
Il stato, che comessa havea follia
Contra Agramante, da chi fu privato
Essendo al suo gran re maligno e ingrato.
92. S'era ridotto poi con Sarpedonte
Ch'accettava assassin, ladri et sbanditi,
Ma quando alla presentia fu del conte
Et vidde i tersi arnesi et li polliti
Guarnimenti del sir, con la sua fronte
Sfacciatamente disse : « I toi forbiti
Arnesi mi darai con il cavallo,
Qui dismontando giù senza alcun fallo. »
93. Cui disse il conte : « Il mio caval non porta
Villan sopra di se, nè le mie armi
Vestono alcun poltrone, et non comporta
Mio honor che per te scenda et mi disarmi,
Ma lasciarmi le tue ti riconforta,
Over per forza o per amor pur darmi
Questa giumenta per le mie bagaglie,
Che non ti salvarà in queste battaglie.

[F° 119 r°] 94. Tu sei venuto certo a un certo tempo
 Che ritruovar non si potrà il migliore,
 Ma forse ti parrà troppo per tempo
 Esser qui giunto, che d'ogni tuo errore
 Ti purghi con mia mano adesso è il tempo;
 Il tempo è trarti hoggi di vita fuore
 Et di tua mille error purgarti a un tratto,
 Massimamente di quel ch'oggi hai fatto.

95. Rendetemi il prigion d'hoggi et la dama
 Che già più giorni fa prigion tenete
 Su nel castel, se vostra vita brama
 Starsi nel mondo, o del castello havete
 Sempre a gioir voi tutti con più fama,
 Desiderate, over se pur volete
 Nostra amicitia, che vi può giovare,
 Et il contrario inimicitia fare. »

96. Parlava il sire a tutti che sessanta
 Eran quei cavallier, anzi assassini,
 Ivi tornati senza li quaranta
 [Ch']uccisi havea quel re fra quei confini;
 Et quando il conte vidde tutta quanta
 Ivi la gente ch' alli pellegrini
 Faceva ingiuria et che menar non vuole
 La dama e il re, disse queste parole:

97. « Se battaglia volete ad uno ad uno
 I' son contento, et se volete tutti
 Meco insieme provarvi, alcun digiuno
 Non partirà senza gustar miei frutti,
 Ma fian sì accerbi ch' increscerà a ognuno
 Di quei ch'alle man meco fian condutti. »
 Il Mor sol vuol provarsi col guerriero
 Per haver sol quel armi et quel destriero.

98. Acìò se accosta tanto sotto il conte
 Che li spezzò la lanza e con la spada
 Per fino al mento le spaccò la fronte,
 Et così morto cadde in su la strada.
 Doppoi si aventa a quei ch'a piè del monte
 Erano scesi per non star a bada.
 Tutti gli affligge et tutti li martella
 Con Durrindana et fa cader di sella.

99. Tanto subitamente il sir li strinse
Con gran furor che 'l capitan, vedendo
Lor sì presto morir, il cor gli avinse
Tanto timor, tanto suspetto horrendo,
Che morte in la lor anima dipinse
Mentre eran vivi il caso aspro et tremendo.
Vedeno i colpi grandi et smisurati
Che uscivan lor di man crudi et spietati.

[F° 119 v°] 100. Scrisse Turpin, benchè impossibil pare,
Che dieci a un colpo ne tagliò a traverso
Armati tutti a un semplice voltare
Di Durrindana con uman riverso.
Chi nol vol creder, vadalo a cercare,
Ch' io son christian di buona fede asperso,
Et credo questo et più se più mi lice,
Massimamente a quel che Turpin dice.

101. Dice Turpin che non vi stette un' hotta
Che tutti quei sessanta Orlando uccise,
Et doppo sonò il corno una altra hotta
Sì forte che crudel paura mise
A quei di Rio-Castel, che tutti in frotta
Presero l'armi, et Sarpedon divise
Li cento che teneva et mandò fuore
Sol per veder chi fa tanto romore.

102. Andava Orlando per quella foresta
Molto assentito, et fa la guardia buona
Il Fauno, et il corrier vede la festa
Et di tal pruove al compagno ragiona.
Rivolge et quinci et quindi il sir la testa
Per veder se ritruova più persona,
Et sente il Fauno che gridando dice:
« Ecco gente del monte alla pendice. »

103. Erge alla spiaggia gli occhi il sir et vede
Cinquanta cavallier tutti coperti
Di lucide armi, che fan chiara fede
Questi ne l' armi esser franchi et esperti.
Il sir d'Anglante visti lor si crede
Haver seco battaglia; essi scoperti
Vedendosi si fermano alla costa
E in dietro mandano un con la risposta.

104. Non eran ladri questi, a dir il vero,
 Benchè vivesser delle tolte prede.
 Era ciascun di lor bon cavaliere
 Tal che ne l' armi nullo a l'altro cede;
 Ognun di lor brama esser il primiero,
 Ma a nullo Sarpedonte ciò concede
 Ch' un capo delli buon che vuol pruovarsi,
 Qual con gli altri così spera salvarsi.

105. E al conte gentilezza usa custui.
 Vedendol senza lancia, due ne tolte
 Et pianamente poi si accosta a lui
 Con parlar bello, gratioso et molle,
 Dicendo: « Poichè giostrar amendui
 Habian, prendi una lancia et non si crolle
 D'animo alcun, ma, chi pria casca in terra,
 Sia perditor nè possa hoggi far guerra. »

[F° 120 r°] 106. Al conte piace il patto et però prende
 La lancia ch'egli giudica più fiacca,
 Et d'amor verso il capitan si accende,
 Cui così parla prima che si attacca:
 « Vorrei saper chi sei, se non ti offende
 Forsi il mio dire, innanzi che si stracca
 Meco la tua persona in giostra indarno,
 Che a te simil di quì non vidi a l'Arno. »

107. « Signor, i son Christiano, et fui quì preso
 Con una diva mia fra l'altre belle
 Belissima, rispose, et questo peso
 Mi diede Sarpedonte delle felle
 Usanze padre; che quando fui reso
 Qui a lui promisi, per chi fe le stelle,
 Combatter sempre ad ogni sua richiesta
 Et nacqui già di casa Malatesta.

108. Acìò che sapi il mio gentil paese,
 In Italia è, fra il Rubicone e lsauro.
 Da Cadmo già la mia stirpe discese,
 Nota per sua virtù dal bel Pò al Mauro.
 La donna mia per sue divote imprese
 Volendo ir al Loreto oltra il Methauro,
 Da certe fuste il nostro picciol legno
 Fu preso di nui carco et d'oro pregno.

109. Et poi fummo condotti in Barberia,
 Et Sarpedonte a quei nochier ci tolse,
 Che 'l mar lassando presero la via
 Per terra, come il mal destin mio volse.
 Così prigion con la donna mia
 Congiuramenti esser fedel mi avolse,
 Et io obrigaimi per poter gio[i]re
 Della donna, cagion del mio martire. »
110. Hebbe il conte pietà di quel gentile
 Campion et della sua crudel disgratia
 Per l'atto usato a lui tanto virile,
 Et aquistò con seco buona gratia.
 Poi dimandolle con parlar humile,
 Se quella donna che lo strugge et stratia
 Si ritruova prigion in Rio-Castello,
 Figlia de Gallafron spietato et fello.
111. Roberto, che così quel nomato era,
 Disse che una regina del Cathaio
 Era di Sarpedonte prigionera,
 Che al mondo di beltà non truova paio.
 Angelica nomata, et quasi vera
 Angeletta dal ciel con l'ochio gaio,
 Intatta riservata, perchè spene
 Di premio grande Sarpedon ne tiene.
- 5° 120 v°] 112. Suspira il conte et senza far proemio
 Disse : « Hor su, neccessaria hoggi la giostra,
 Del riscatto di Angelica hoggi il premio.
 Intendo portarle io per questa in nostra
 Fede christiana et con mia man nel gremio
 Porlo di chi tien questa gente vostra
 Sol data per far mal, et farle peggio
 Se fia da presso quel ch' io lungi veggio. »
113. Poi pigliano del campo quanto basta
 Ambi i guerrier, e i spron pongono al fiancho
 Dei destrier, arrestata havendo l'hasta,
 Qual ciascun ruppe come ardito et franco.
 Poi con il brando l'uno l'altro tasta,
 Cercando di far rosso il cuoio bianco,
 Ma quanto puote il conte con rispetto
 Mena di piatto spesso in su l'elmetto.

114. Pur fu sì poderoso il colpo et certo
 Ch' uscì del forte braccio, ch' in su l'herba
 Per ben che l'elmo fusse duro et erto,
 Con pena cruda, dolorosa et acerba
 Cadde il gentil magnanimo Roberto.
 Doppo, con ira, alla torma superba
 Si vuolge ratto l'orgoglioso Orlando
 Col nudo, forte e ancor sanguigno brando.
115. « O vi rendete a me, disse, o la morte
 Havrete tutti hoggi per la mia mano,
 Nè restarà di voi chi a pena porte
 La nuova al vostro sir malvagio et strano,
 Perchè vorrà giustitia et vostra sorte
 E il viver del sir vostro rio et villano
 Ch' oggi cadiate sotto il brando mio,
 Perchè il giuditio a voi ne vien da Dio.
116. Doppo il peccato vien la pena atroce
 Che de l'eterno Idio così procede.
 Il giuditio immortal, l'ira feroce,
 S'un tempo aspetta, et queto un tempo siede,
 L'ira è più grave quanto è men veloce
 Et tanto più mortal il colpo fiede.
 Maggior supplicio aspetta chi più tardo
 Di Giove aggiunge il fulminoso dardo,
117. Niscium risponde al conte, anzi in battaglia
 Si pongon tutti, et ei vedendo adira.
 Si comuove con impeto et trav[a]glia
 Dà a lor crudel pei colpi ch' a lor tira.
 Qual ferito orso Briagliador si scaglia
 Con morsi et calci, et il bon conte mira
 Non si lasciar di dietro alcun venire
 Che a tradimento non l'habia a ferrire.
- [F°121r°]118. Ma tanto ben con l'honorata spada
 Li strenghe insieme, che nisciun se arischia
 Uscir di schiera over prender la strada
 Verso il castello, perchè li cimischia
 Sì ben costui et sì li tiene a bada,
 Che tutti stretti insien fanno una mischia ;
 Ma il conte questo fer, quel altro uccide
 Et a chi spalla, a chi una coscia 'ncide.

119. Mentre che il conte i cavallier' martella,
Va Sacripante nel caste'llo intorno,
Vedendol tutto quanto in questa e in quella
Parte, sol per veder quel viso adorno
Desiato d'Angelica la bella,
Ma lei non vidde in tutto quanto il giorno
Che veder non si lascia la regina,
Se non da Sylvia bella et da Faustina.
120. Portava quello anello sempre in bocca,
L'anel che le invisibile rendeva.
Alcun la sua persona mai non tocca,
Se non Faustina, che li con[ce]deva
In serva chi la chiuse entro la rocca,
Di la qual ella uscir certo poteva.
Non vuol perchè sapea, s'ella vi stava,
Che Rio-Castello un dì si rovinava;
121. Et che qualche campion di fama degno
Havria per lei mostrato il suo valore,
La forza, l'arte, la virtù, l'ingegno:
Ciò le pronosticava il proprio core.
Vidde ella Sacripante et fe disegno:
Parlarle, et poi dubbio hebbe che 'l peggiore
Fusse per lui, però mostrar non volle
A lui l'aspetto che lo anel li tolle.
122. Privo è de l'armi il re delli Cyrcassi
Nè può per modo uscir di Rio-Castello,
Perchè alla porta grande guardia fassi,
Ma in dolor ha del destrier suo snello
Che in podestà d'altrui vede che dassi,
Onde bastemi il luogo inico et fello,
Et suspirando va in questo e in quel luogo,
Tutto avampato d'invisibil fuoco.
123. Anco ha più pena, che non vede mai
Angelica per chi fatto è prigionie.
Del truovato corrier si duol assai
Et chiamal tradito[r] empio et ladrone,
Et fra se dice: « Altro huomo ancor più mai
Non mi gabbò, se non questo ghiottone.
Dato ad intender m'ha quel che non era
Per prigion farmi in questa rocca altiera. »

[F°121v°]124. Ne val se questi dice a Sarpedonte:

« l' sono re, dammi la libertade »,
 Che 'l tyranno crudel unqua la fronte
 Non vuol mostrarli con benignitade;
 S'egli nel core di diamante un monte
 Havesse, non havria più crudeltade.
 Vuol che 'l re giuri di esserli vassallo
 O che fra tie di muoia senza fallo.

125. In questo mezzo il coraggioso Orlando
 Et teste et spalle et braccia et gambe tronca,
 Col fiero orgolio et col quel forte brando
 Questo et quel manda nella Stigia conca.
 Roberto, che cascò, si rizzò quando
 Sua gente fu più che la mezza tronca,
 Nè più combatte, perchè non posseva
 Quel giorno più, come promesso haveva.

126. Però si tira in parte ove la vista
 Alla battaglia può tener diritta,
 Et vede Brigliador come calpista
 La turba lassa, mischinella, affitta,
 Et vede come bene il guerri[e]r pista
 Questa et quella altra testa et fa sconfitta
 Di quelli cavallier che paion zebe
 Da più lupi assaliti in sterpi et glebe.

127. In poco spatio tutti il sir pregiato
 Manda a truovar la lora antica madre,
 Che un non rimase al meno che stroppiato
 Non fusse et tornar possa a l'altre squadre,
 Come pria si parti: del che admirato
 Roberto resta, et al superno padre
 Gratie rende sfinite, che rimaso
 Egli sia vivo in tanto estremo caso.

128. Prigion si rende al valoroso sire,
 Nè vuol più solo nel castel tornare.
 Le duol di Sylvia più ch'io non so dire,
 Ma si vergogna al conte appalesare,
 Al conte, et dubbia per dolor morire
 Non possendo sua diva seco trare,
 Ma quel che ne segui, signor mio caro,
 Vi fia in questo altro canto aperto et chiaro.

(A suivre.)

Ferdinand CASTETS.

CONTES LENGADOUCIANS

Dau ploch de Sant-Loup au ploch de Sant-Cla

(Suite)

X

SISSOURLET

(*Sourneta per lous enfants... pichots*)

A MADELOUNET.

Un jour, un jour, i'avie 'n agnelet que s'apelava Sissourlet. Era mai que poulit embé sa lana sedousa, soun mourre escarabilhat e soun biais magnac que-tout-ple. E l'on l'aurie vougut de-longa s'èra pa 'stat lou gros défaut que ie manjava sas qualitats.

Mès, tabé, mous enfants, quante gros défautàs !... Imaginàs-vous qu'aquei moussu de Sissourlet vous avie 'na testeta verda qu'es pas poussible, e que vouliè pas jamai escoutà que sa tèsta.

X

SISSOURLET

(*Sornette pour les enfants... jeunes*)

A PETITE MADELEINE.

Un jour, un jour, il y avait un petit agneau qui s'appelait Sissourlet. Ce petit agneau était bien joli avec sa laine soyeuse, son museau éveillé et ses airs si mignons. Et sûrement on l'aurait voulu sans cesse à côté de soi si ce n'avait été le gros défaut qui détruisait ses qualités.

Mais, aussi, mes enfants, quel vilain défaut !... Imaginez-vous que ce Monsieur de Sissourlet vous avait une petite tête, volontaire comme pas une, et qu'il ne voulait jamais obéir qu'à sa tête.

De maniera qu'un vèspre lou sourel mainava, mainava, mainava, e lou troupèl, — pastre davans, chis sus lous flancs e bèstias en renguetas, — trepava per carraus afins de se sourti dau bosc e de gandi de-vers sa jassa. Sissourlet seguissiè, mès pas sans faire las trougnas. Disiè qu'èra encara trop lèu per s'embarrà. E quand chis ou pastre lou vesien pas, tamben s'escartava deçai, s'escartava delai, jougava à rescoundetas. Je jouguèt talamen qu'à la fin se perdèt.

E ara, moun paure Sissourlet, cerca, cerca toun cami!... Dau mai cercava, dau mai dins lou bosc s'enfounzava e dau mai se perdiè.

A-n-un moumen, pamens, devistèt sus un truc, una espèça de mas que recounousquèt. Dins lou païs ie disièn la Jasseta. E de-fèt èra una ancièna jassa, ioi d'à-founs abandonada, mièch engrunada, sans portas ni fenèstras, sans teules atabé.

Mès, couma se fasiè déjà tard, que la nioch arrivava au galop, e que, la nioch, lous loups varalhoun, Sissourlet sou-diguèt :

De sorte qu'un soir le soleil déclinait, déclinait, déclinait, et le troupeau, — pâtre devant, chiens sur les flancs et les ouailles en queue-leu-leu, — trottaient dans les sentes étroites afin de sortir tôt du bois et de gagner la bergerie. Sissourlet suivait, mais non pas sans faire des mines. C'était bien trop de bonne heure pour s'aller enfermer, disait-il. Et, lorsque les chiens ou le berger n'y prenaient point garde, il s'écartait de ça, il s'écartait de là, il jouait à cache-cache. Il y joua si bien qu'à la fin il se perdit.

Et maintenant, mon pauvre Sissourlet, cherche, cherche ton chemin!... Plus il cherchait, plus dans le bois il s'enfonçait, et plus il se perdait.

A un moment, cependant, il aperçut sur un monticule une espèce de maison qu'il reconnut. Dans le pays, on l'appelait la Jassette. C'avait été une bergerie, dans le temps. Ce n'était plus, aujourd'hui, qu'uneasure abandonnée, mi-démolie, sans portes ni fenêtres. Et pas de toit, non plus.

Mais, comme il se faisait tard, que la nuit arrivait à grandes enjambées, et que, la nuit, les loups sortent de leurs tanières, Sissourlet se dit à lui-même :

— Moun pus quite es encara d'anà dins la Jasseta. Ie trouverai belèu quauque bon trauc per m'amagà.

Tant de dich, tant de fach. Ie gandiguèt d'ausida. E vejaqui qu'en caminant rescountrèt, tout d'un cop, lou galichou Cacaracà.

— Tè ! dequé fas aici ? diguèt lou galichou.

— Moun ome, me sièi perduto.

— Amai iéu, atabé. E ara, ounte vas ?

— Vau veire de trovà 'n amagadou, dins la Jasseta.

— Me vos prene ?

— Vèni.

Ie gandiguèrroun toutes dous. E vejaqui qu'en caminant rescountrèrroun, tout d'un cop, Couacouac, lou canardet.

— Tè ! dequé çai fasès ? diguèt lou canardet.

— Moun ome, nous sièn perduts.

— Amai iéu, atabé. E ara, ounte anàs ?

— Anan à la Jasseta, veire se i'a 'n amagadou.

— Me voulès prene ?

— Vèni.

— Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'en aller à la Jassette. J'y trouverai peut-être quelque bon trou pour me cacher.

Sitôt dit, sitôt fait. Il s'y achemina sur-le-champ. Et voilà qu'en cheminant il rencontra, soudain, le jeune coq Cacaraca.

— Tiens ! que fais-tu par ici ? demanda le jeune coq.

— Mon ami, je me suis perdu.

— Et moi aussi. Où vas-tu, maintenant ?

— Je vais voir de trouver quelque bon trou, dans la Jassette.

— Veux-tu me prendre avec toi ?

— Viens.

Ils s'y acheminèrent tous les deux. Et voilà qu'en cheminant ils rencontrèrent, soudain, Couacouac, le petit canard.

— Tiens ! que faites-vous par ici ? demanda le petit canard.

— Mon ami, nous nous sommes perdus.

— Et moi aussi. Où allez-vous donc, maintenant ?

— Nous allons à la Jassette, voir s'il y a quelque bon trou.

— Voulez-vous me prendre avec vous ?

— Viens.

Ie gandiguèroun toutes tres. E pas pus lèu que ie seguèroun chacun cerquèt un ròdou per se poudre amagà.

— Aici ce que me cau, faguèt Couacouac lou bèu prumiè. La pèira de l'ièira es pancara engrunada. Esperàs un pauquet... Chaval ! sièi mai que ben !

— Ai trouvat ! tra-la-la, cantèt Cacaracà lou segound. Laissàs-me voulà sus aquela fusta. Bon ! çai sièi... Digàs-ie que vengoun !

— Moullan ! Moullan ! cridourlegèt Sissourlet à soun tour, escarlimpat sus un vièl escalìe que branlava pas trop. Me vau achoura dessus aicesta aireta. D'en bas semblarai una pèira.

Dau tems qu'antau se cabissièn, la nioch s'èra d'à-founs ennegresida. E nostres tres gandards barjaquèroun pas mai car lou soun de sas vouèsses soulet ie pourtava esfrai.

Or vejaqui que tout-d'un-cop s'ausiguèt aval liont, liont, liont :

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Moun Dieu ! marmurèt Sissourlet, aco's un loup. Calàs-vous, au mens, camaradas.

Mès lèu après lou crid gislèt, proche, proche :

Ils s'y acheminèrent tous les trois. Et dès qu'ils furent arrivés ils se mirent en quête d'une cachette pour chacun.

— Je vois ce qu'il me faut, fit Couacouac, le premier. La pierre de l'évier tient encore au mur. Attendez, m'y voilà... Bigre ! que je suis bien !

— J'ai trouvé ! tra-la-la, chanta Cacaraca, le second. Laissez-moi m'envoler sur cette poutre. Bon ! j'y suis... Dites-leur qu'ils viennent.

— Quelle veine ! quelle veine ! s'écria à son tour Sissourlet, grimpé sur le haut d'un vieil escalier qui ne branlait pas trop. Je vais m'accroupir, ici, sur ce palier. D'en bas on me prendra pour une pierre.

Pendant qu'ils s'arrangeaient ainsi, la nuit était venue, très noire. Et nos trois maraudeurs ne jasèrent plus guère car le seul bruit de leurs voix les faisait tressaillir.

Or voici que tout à coup ils ouïrent là-bas loin, loin, loin :

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Mon Dieu ! murmura Sissourlet, c'est un loup. Taisez-vous, au moins, camarades.

Mais bientôt après, le cri retentit tout proche, tout proche :

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Lou vese, bufèt Sissourlet que las tramblantas l'agantavoun. Vèn vers aici. Bouleguen pas !

— Hou-hou ! Hou-hou ! faguèt lou Loup en passant soun nas per la porta.

Degus, boutàs, quincava pas. Ah ! couma un pichot gra de mil...

E lou Loup, niflejant, dignèt :

— Semblariè que çai i'a de mounde.

Adounc intrèt dins la Jasseta. Roudèt, roudèt, e se sarrèt lèu de l'ièira. Ai ! lou vejaqui qu'aussa soun mourre !... Paure Couacouac !

Mès Couacouac qu'èra fach à l'escuresina, zac ! vous ie fourrèt un cop de bec que i'empourtèt un floc dau nas.

— Moustre ! quialèt lou Loup en recueulant, çai i'a de talhurs !... Quantes cops de cisèu, ma maire !...

E se tenguèt escartat d'aquí. E couma creseguèt de veire quicon sus una fusta levèt lou cap en l'er. Cacaracà, qu'èra juste au-dessus e que i'escapava... de la pòu, lachèt soun roubinet. Flouc ! dins la maissa de mèstre Loup.

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Je le vois, souffla Sissourlet, saisi d'effroi, claquant des dents. Il vient de ce côté-ci. Ne bougeons pas !

— Hou-hou ! Hou-hou ! fit le Loup en passant le nez dans la porte. Personne ne bougeait, allez ! Ah ! comme un petit grain de mil... Et le Loup, flairant et reflairant, dit :

— Il semblerait qu'il y a du monde.

Alors il entra dans la Jassette. Il tourna, il tourna, et finalement il s'approcha de l'évier ! Aïe ! aïe ! le voici qui avance son museau !... Pauvre Couacouac !

Mais Couacouac dont les yeux s'étaient déjà un peu accoutumés à l'obscurité, paf ! vous lui donna un coup de bec qui emporta un lambeau de nez.

— Monstre ! cria le Loup en reculant, il y a des tailleurs, ici !... Quels coup de ciseaux, Messieurs !

Et il se tint éloigné de là. Et comme il lui sembla voir quelque chose sur une poutre, il leva la tête en l'air. Cacaraca, qui était juste au-dessus et chez qui un besoin pressant... de la peur qu'il eut, il lâcha son robinet. Flouc ! dans la gueule de sire Loup.

— Bèh! prr!... dequ'es aïço : çai i'a de maçons?... Maladicioun! m'a 'mpouisounat embé soun mourtiè!...

Se sauvèt d'un autre caire. Passèt contra l'escalih :

— Tè! se mountave veire dequé fan lous maçons?...

Se fiquèt à mountà, à paupas. Pausava tout-escàs una pata dessus l'aireta, quand Sissourlet que l'esperava, bam ! i'empeguèt un cop de closca que l'enmandèt petà d'esquinas.

— Au secous! bramèt nostre Loup en acampant sous osses. Çai i'a de tounalhès, atabé. M'an engrunat embé sas massas. Sauva! sauva, que me tugarièn!...

E travalhèt das artels qu'èra un plesi d'hou veire.

A toutes lous Loups que trouvava, ie veniè :

— Vou 'n anés pas à la Jasseta. I'a de toutes lous cors d'estat. Ai agut pena à m'en tirà...

Talamen que ges d'autres loups i'anèroun pas e que Sissourlet e las autras dos bonas closcas s'en escapèroun d'una bèla.

Es egal, boutàs, cuguèroun pas l'iol de la nioch, e la pòu qu'endurèroun ie seguèt una bona liçou. Crese pas que ie

— Bèh! prr!... qu'est-ce que c'est que ça : il y a des maçons?... Malédiction! il m'a empoisonné avec son mortier!...

Il se gara d'un autre côté. Se trouvant près du vieil escalier :

— Tiens! dit-il, si j'allais voir ce que font là-haut les maçons?...

Il se mit à monter, à tâtons. Il posait à peine une patte sur le palier, lorsque Sissourlet qui l'attendait, bam ! lui asséna un coup de tête qui l'envoya rouler par terre, échine première.

— Au secours! hurla notre Loup en ramassant ses os. Il y a des tonneliers, aussi. Ils m'ont démoli avec leurs masses. Sauve qui peut!... On finirait par m'avoir la peau!...

Et il travailla des orteils que c'était un plaisir.

A tous les loups qu'il rencontrait, il disait :

— N'allez pas à la Jassette. Il y a de tous les corps de métiers. J'ai eu grand'peine à me tirer de là.

Si bien qu'aucun autre loup ne s'aventura à y aller. Et Sissourlet ainsi que les deux bonnes têtes, ses compagnons, en réchappèrent d'une belle.

C'est égal, vous pensez bien qu'ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit. Et la peur qu'ils endurèrent leur fut une bonne leçon. Je ne crois

tornoun se perdre dins lous bosses en faguent sous mourres
en l'er!...

Tant-i'a que, quand seguèt jour, retrouvèroun soun cami.

Lou gal eantèt
E iéu m'enanère.

Gustàvi THEROUND.

pas qu'ils y reviennent de sitôt se perdre dans les bois en faisant les
petits éventés!...

Tant il y a que, lorsqu'il fut jour, ils retrouvèrent leur chemin.

Le coq chanta,
Et moi je m'en fus.

G. T.

BIBLIOGRAPHIE

Une édition classique de « Mireille »

Mistral (Frédéric) : *MIRÈIO*, poème provençal. Édition publiée pour les cours universitaires, par Eduard KOSCHWITZ. Avec un glossaire par Oskar HENNICKE et le portrait du poète. Marburg, N. G. ELWERT, — 1900, gr. in-8° (XLIII-436 pages).

L'honneur d'être traduit à l'étranger fut longtemps le critère des œuvres géniales. Cet honneur, Mistral l'a depuis longtemps obtenu, et je ne sais s'il est une seule langue en Europe dans laquelle on ne puisse lire *Mireille*. Mais ce signe d'élection n'est plus suffisant de nos jours. Plus d'un livre parisien a triomphalement passé la frontière et trouvé des traducteurs, qui ne doit cet avantage qu'à des mérites négatifs : l'audace du thème, l'immoralité des peintures, l'étrangeté de la forme. A coup sûr, une réaction viendra, qui fera justice de ces vogues scandaleuses ; mais, en attendant, il faut bien reconnaître ce fait matériel, que nombre d'écrivains, tenus, Dieu merci, en médiocre estime dans nos provinces françaises, ont été largement vulgarisés dans les capitales étrangères.

Il est, pour les grands esprits, une consécration plus rare et plus durable, et que n'obtiendront jamais les productions douteuses de la

décadence. C'est la gloire de se voir, vivants, rangés parmi les classiques. Mistral, parvenu au seuil de son éclatante vieillesse, vient d'atteindre ce superbe couronnement. Aux nombreuses éditions de *Mirèio* destinées au grand public, s'est récemment superposée une édition critique, à l'usage des étudiants.

Il est presque inutile de dire que l'initiative de cette publication appartient au docteur Ed. Koschwitz. Parmi les maîtres actuels de la philologie qui ont fait du provençal moderne l'objet principal de leurs études, il en est peu qui aient suivi d'aussi près l'évolution félibréenne. M. Koschwitz n'est pas seulement familier avec tout ce qu'a produit, depuis bientôt un demi-siècle, la pléiade dont Mistral est le chef; plusieurs fois il a séjourné dans la Haute et dans la Basse Provence, recherchant les anciens textes, recueillant de village en village, sur la bouche des vieillards, les formes les plus authentiques des divers dialectes de cette région. C'est dire quelle autorité exceptionnelle s'attache à tout ce qui nous vient de lui, en ce qui touche les parlers d'Oc.

Déjà, il y a quelques années, il nous a donné une *Grammaire historique de la langue des Félibres*. Ce volume est le premier qui ait visé à rechercher scientifiquement la structure et les sources de l'idiome de Mireille. Ce n'est guère au sein du Félibrige que pareil travail pouvait éclore; car, il faut bien le confesser, la plupart des écrivains de la renaissance méridionale sont des chanteurs instinctifs, qui riment comme l'oiseau gazouille, sans s'être jamais demandé quels principes peuvent bien présider au langage qu'ils ont empiriquement appris sur les genoux de leur mère et à la lecture de Mistral. Le grand Aubanel lui-même, au verbe si riche et si puissant, eût été bien embarrassé de se justifier théoriquement les formes splendides jaillies de sa plume. Un félibre cependant, le F. Savinien, avait compris combien un manuel élémentaire serait indispensable aux écoliers, pour leur apprendre les lois du langage maternel « avec la précision des formules législatives. » Sa *Grammaire provençale* a permis d'introduire dans l'enseignement primaire l'étude comparée des langues d'Oïl et d'Oc. L'entreprise que Savinien a si heureusement conçue pour les apprentis félibres, le Dr Koschwitz l'a, à son tour, réalisée pour les étudiants romanistes. Sa *Grammaire historique* est l'indispensable guide que devra prendre quiconque, français ou étranger, sera désireux de connaître, dans son mécanisme intime et dans ses origines, la splendide langue mistralienne. C'est un traité définitif, que personne ne sera jamais tenté de reprendre en sous-œuvre, et qui, tout au plus pourra être complété, quelque jour, par l'auteur lui-même.

L'accueil fait à cet excellent volume et à d'autres études néo-provençales du Dr Koschwitz a inspiré à l'éminent linguiste l'idée de

publier un autre livre majeur, cette édition classique de *Mirèio*, qui est tout un événement pour le monde universitaire.

Jaloux tout d'abord de n'attacher son nom qu'à un texte irréprochable, M. Koschwitz s'est fait un devoir de réviser, vers par vers, ces splendides chants de *Mirèio* que tant de milliers d'admirateurs lisent et relisent. Or, le croirait-on ! ce texte, si fréquemment réimprimé en France et au dehors, n'était point encore parvenu à la correction idéale. D'accord avec Mistral, qui, distrait comme Homère (*quandoque bonus dormitat*), avait laissé passer plus d'une coquille dans les tirages le plus minutieusement surveillés, il a pu établir enfin une *Mirèio* à l'abri de tout reproche typographique. Ce premier avantage a bien sa valeur, et ce n'est pas sans quelque confusion qu'un Provençal et un Français est obligé de reconnaître, à cet égard, la supériorité de l'édition allemande sur ses devancières.

On serait tenté, à première vue, de n'accorder à ce mérite qu'une importance médiocre. Il est de fait que, parmi les lecteurs sans nombre de la *Mirèio* de Charpentier et des réimpressions qui ont suivi, quelques-uns à peine ont pu être arrêtés par les fautes qui s'y étaient glissées ; mais ces incorrections — indifférentes au public mondain, qui cherche, dans la lecture du poème, une délectation littéraire, sans nulle préoccupation philologique, — seraient pour des élèves à la recherche du sens littéral de chaque mot, d'insurmontables difficultés. Un jeune savant allemand, étudiant, il y a quelques années, l'idiome des Basses-Alpes dans le *Cagnard* et le *Diamant* d'Eugène Plauchud, s'est heurté assez fréquemment à cet obstacle, et plus d'une fois, victime des erreurs d'impression semées dans ces ouvrages, il a pris pour une forme dialectale ce qui n'était qu'une distraction de l'ouvrier. Grâce au Dr Koschwitz, ce péril est soigneusement conjuré pour les jeunes linguistes qui auront en main la nouvelle *Mirèio*.

Le savant éditeur ne s'est pas borné à épurer le texte, il l'a éclairé (*illustré*, dirait un italien) par d'abondantes notes. Il n'est pas un nom de personnage ou de lieu, une allusion à un fait historique ou à une coutume locale, une locution sentant le terroir, qui ne soit expliqué en quelques lignes sobres et précises. Celui qui aura lu concurremment les strophes du grand poète et les commentaires de l'éminent professeur, connaîtra, non seulement l'œuvre de Mistral, mais la Provence elle-même, dont *Mirèio* est comme l'abrégé.

Mais ce qui initiera mieux encore le lecteur à l'intime connaissance du renouveau provençal et de son chef, c'est la magistrale introduction qui ouvre le volume. M. Koschwitz y raconte par le menu les origines et le développement de ce mouvement littéraire que Roumanille et Gaut provoquèrent, il y a près d'un demi-siècle, et qui a fait éclore, dans tous les genres, des productions de premier ordre. Il fait con-

naître l'organisation du Félibrige, dont les écoles s'étendent aujourd'hui de Nice à Bordeaux et comptent plusieurs mille adhérents, tous voués, sinon à la culture de la langue, du moins à la propagation des idées régionalistes, au maintien des traditions locales, et à la revendication des libertés de la Province. Puis il nous donne sur Mistral, sa vie, son rôle dans le réveil ethnique du Midi Français, son œuvre de patriote et d'écrivain, de précieux détails, puisés aux sources les plus sûres. Avec cette modestie qui est la caractéristique des vrais talents, il a voulu emprunter la majeure partie de ce travail à deux écrivains français, MM. Paul Mariéton et Gaston Paris, auteurs, le premier d'un beau livre sur le Félibrige, le second d'une étude approfondie sur Mistral. Koschwitz s'est borné à coordonner, encadrer et compléter par quelques vues personnelles les pages de ces maîtres de la plume. De cette triple collaboration est sortie une histoire, complète et attachante, de la palingénésie méridionale, un tableau plein de couleur de la jeune littérature d'oc, tableau que domine la haute physionomie du « Subre Capoulié », et qu'orne de sa grâce la douce figure de son héroïne. Il était impossible, ce me semble, de souhaiter, pour l'immortel poème, une préface mieux comprise.

Désireux de mettre sous la main des travailleurs tous les instruments qui leur sont nécessaires, l'éditeur a demandé à son collaborateur, M. Oscar Hennike, un glossaire qui les dispensât de manier de lourds in-quarto. Rédigé avec un grand soin, ce glossaire donne tous les mots du poème, avec renvoi aux vers qui les contiennent. A côté de chaque mot se trouvent sa traduction et son étymologie. Cette dernière indication est singulièrement méritoire; car la langue de *Mirèio*, bien que se rattachant par une filiation directe à celle des troubadours, ne s'y relie qu'à travers plusieurs siècles, durant lesquels le Midi n'a compté que fort peu d'écrivains. Si bien qu'il est difficile de saisir les étapes successives de son évolution, et de souder bon nombre de vocables actuels à leurs lointains ancêtres du moyen âge. Aussi faut-il grandement louer M. Hennike du savoir et du flair avec lesquels il a pu reconstituer l'état civil de tant de mots, dont la forme, bien souvent, s'est profondément altérée à travers les âges. Que si, parfois, il a dû hésiter entre deux étymologies, ou s'est prononcé pour une étymologie incertaine, on ne saurait pas plus blâmer sa prudence que condamner sa hardiesse. La science du néo-provençal en est encore à la période des débuts et des tâtonnements. A mesure que seront publiés nos vieux documents en langue vulgaire, à mesure que les provinces sœurs apporteront, à l'exemple de la Provence, leur large contribution de prose et de vers à l'entreprise félibréenne, il deviendra possible de retrouver la parenté de bien des mots, et d'affirmer, avec quelque sûreté, leur provenance. D'ici là,

sachons gré aux maîtres qui, comme Hennike, ouvrent avec autorité la voie aux chercheurs, et honorons leur initiative.

Quand nous aurons dit que la *Mirèio* classique contient un artistique portrait de F. Mistral, nous aurons donné un aperçu complet de ce beau et bon livre, qui va faciliter l'étude d'un chef-d'œuvre et la connaissance d'une admirable langue ¹. La Provence qui devait beaucoup déjà à M. Koschwitz, lui sera reconnaissante de cette publication hors pair, et le Félibrige, dont je me fais de grand cœur l'interprète, le remercie chaudement du vrai monument philologique qu'il vient d'élever à la gloire du pays d'oc.

L. de BERLUC-PÉRUSSIS.

CHRONIQUE

Tous nos lecteurs connaissent l'usage italien des publications nuptiales. — *Per nozze*, — qui commence à se répandre en France, témoin ce Libre Nouvial, dont il a été rendu compte ici-même. En Italie, les publications de ce genre en l'honneur de quelques jeunes érudits ont donné naissance à de véritables volumes : par exemple les *Mélanges* Cian-Sappa,, les *Mélanges* Vittorio Rossi-Pia Teiss, qui ont une importance réelle pour les études philologiques et littéraires. Voici que les Italiens, à l'imitation de l'Allemagne et de la France, étendent cet usage à la célébration des anniversaires, des *jubilés* de savants et de professeurs illustres. Nous avons en France les *Mélanges* Graux, les *Mélanges* Weil, les deux volumes de *Mélanges* Gaston Paris, les *Mélanges* Gabriel Monod. On prépare les *Mélanges* Paul Fabre en l'honneur de ce jeune savant, éditeur du *Liber censuum*, mort si prématurément ; on organise des *Mélanges* Georges Perrot, pour le LXX^e anniversaire de l'illustre auteur de *l'Histoire de l'Art dans l'antiquité* ; on devrait penser à des *Mélanges* Chabaneau. Les Italiens nous donnent un bon exemple en publiant un volume de *Mélanges* de Linguistique et de Philologie en l'honneur de Graziadio Ascoli. Trente-quatre savants, allemands, anglais, belges, espagnols, français, italiens, — parmi lesquels il faut citer nos compatriotes MM. G. Paris et V. Henry, — ont tenu à honneur de collaborer à ce beau recueil,

¹ N'omettons pas en effet de dire que l'introduction, les explications et le glossaire sont en français.

